

BRETAGNES

LITTERATURE · ART · POLITIQUE



les nouveaux écrivains
bretons

7

12,00f.

Sommaire

EDITORIAL	5
Pailhuroù ha Pailhuroù : Yann-Ber PIRIOU	6
Autobiographie : Jean-Marcel LEDUC	12
Rhapsodie : Jean-Marcel LEDUC	15
Un Ilen de genêt tordu: Jean-Marie Le SIDANER	21
L'Ecole des Hales : Jacques FLEURENT	24
Le FLGOF : GWENNVED	29
Maerlant : Yvon BEGUIVIN	33
Le Mythe de Frankiz : Youenn COIC	35
La Barque : Paul-Henri ROUDOT	38
Kammermusik : Serge MEITINGER	42
Poésies pour cornemuse : Melaine FAVENNEC	45
L'aurore déposera nos larmes : Jean-Michel CRENN	50
Cynthia Bar : Patrick KERYEL	55
Away from desire : Yves Le SCOUR	59
Comment peut-on ne pas parler breton : Georges BEAUVIR	60
Points de (re)vue : Michel DUGUE	64
Mon joll scooter : Pascal RANNOU	67
NOTES DE LECTURE	71
NOTES DISCOGRAPHIQUES	75
«Le Bélier et le Tigre (Le nouveau livre de Y. COIC)	78
Bulletin d'abonnement	79

Rédaction, abonnements :
Impasse de la Fontaine-au-Lait - MORLAIX 29210

Le numéro : 12 F

Abonnement 4 numéros (port compris) : 45 F
Etranger : 60 F

Maquette de couverture : Renaud CLECH (recto)
JEFF (verso)

BRETAGNES

Littérature, art, politique

Numéro 7

Novembre 1977

Directeur de la publication Paol KEINEG

EDITORIAL

De nouveaux écrivains bretons ?

CE titre apparaissant sur la couverture de ce N° 7 de *Bretagnes* n'est, bien sûr, qu'une provocation. Car ce n'est là rien dire.

A l'heure où il semble aux Français que les Bretons sont en crise d'Hélios ou en quête de Grall, il était nécessaire d'affirmer, après les tristes jeux audiovisuels de l'été, la permanence d'une écriture terrestre que la géographie ne déchiffre pas.

Oui, d'autres écrivent...

Et c'est bien d'une autre écriture qu'il s'agit.

Des douze auteurs que *Bretagnes N° 7* présente aujourd'hui, on peut dire qu'ils se sont résolument tenus, pour parler comme Nietzsche, à l'écart de tous les boum-boum de la gloire, puisque nombre d'entre eux sont ici publiés pour la première fois. Ils ne sont pourtant pas tous inconnus de nos lecteurs : certains ont déjà publié des textes de diverse nature dans *Bretagnes*, et cela dès le N° 1. L'un d'eux nous rappelle que la langue bretonne est l'horizon de toute parole en Bretagne, tandis qu'un autre, parcoureur des Marches, nous destine à la terre, à la musique et à la nuit. Du mythe à l'histoire, de la vie brûlée à des cendres d'oiseaux soudains, c'est autant de mystères et de haltes qui nous retiennent et nous renvoient.

De nouveaux écrivains Bretons, disions-nous ?

Qu'importe ce qui est dit, quand c'est de toute part ainsi que se dégivre une grande et multiple voix, encore engourdie, qui bientôt murmure et crie.

Le renouvellement de notre revue, dans sa présentation son format, sa pagination, son illustration, ses projets, notamment d'édition de livres, est l'annonce joyeuse de cette débâcle.

Ça craque !

BRETAGNES

PAILHUROU ha PAILHOUROU

UTOPIA

Had buhez
Un advuhez
O c'hoiñ
E kof klouar
An douar

LANOIOU DU

Nag a feunteunioù koulskoude
a huñvre c'hoazh dindan ar spoue
er steroù meur el lammoù-dour
hag e splannderioù gwer ar mor ?

BIG BUSINESS

Sonn he c'hoef
War he blew gwenn
Ha stabil mad war he farlochoù
Ma vije aesoc'h da c'hor
Ewid he bugale gaezh
Aet eo ar vammgozh da vuoc'h laezh.

BARZHONEG GOUEZ

Me soñj din ne welin biken
Ur barzhoneg par d'ur wezenn !

Ur wezenn oc'h astenn er vann
He skourroù davet an heol splann

Ur wezenn he gwrizioù sanket
E kalon don douar ar bed

Ur wezenn a sun glaweier
Dindan reklom ha gwallamzer

Ur wezenn a richan d'an hañv
En he delioù laboused skañv

Poennoù den zo follentez
E-tal barzhoneg gwez Doue

Me soñj din ne welin biken
Ur barzhoneg par d'ur wezenn.

diwar Joyce KILMER

AWELIN

Aweliñ
E benn
Pell eus hentoù boutin mab-den
Kreskiñ
Hag astenn
E spered
Pelloc'h eged harzoù ar bed
Mar bez red !

KALON AR VEIN

Ha perag ne diwanfe ket ur galon
E-kreis mein 'zo
P'o deus kement a dud
Laosket o heni da verwel ?

NE VIR KET

Ne vir ket ouzh ar boan
Ne vir ket ouzh ar maro
Miroud ouzh bewañ ne ra ken
An Aon.

HENTOU

An hentoù loar am boa dilennet
An hentoù kleuzet em ene
An hentoù treuz a zo dispennet
N'hellin ket ken bale warne
An hentoù don a zo difennet
Ne vin ken gwaskedet gante

Dav eo din bale war c'horre.

CULPA NOSTRA

Rouanez an awelioù gleb
Start eo graiañ da hentoù sonn
Itron hon beureoù da zont
Daspren hon abardaezioù bet !

DESKAMANT

Desket hon eus neuial er mor
evel pesked
Desket hon eus nijal en oabl
evel evned
Ha ma teskfemp bale war an douar
evel tud ?

HIRAEZH

Hiraezh am eus d'ar frondoù bet
D'ar frondoù teuzet a-bell 'zo
N'o deus lezet roudenn ebed
Ha disoñjet eo o hanw
N'o deus lezet roudenn ebed
Mes keuz o c'hwez em fronelloù.

BIRVIDIGEZH

Birvidigezh da bokoù
Huñvreoù sevenet
Tarzh un deiz dic'hortos
O werkreginañ un oabl dilufret
Pezh a peus roet din
A lak va nos da lugerniñ
Stoliet a peus da vad euzhviled va c'halon
Ha gant ur ger hepken diskaret ren ar spont

EVEL UR VAG-TANER

Evel ur vag-taner
E-kreis Armada al listri bras
Evel ur radell penseidi terzhieneg
Evel ur voutailh-c'halw
Tarc'haouet e-barzh ar mor
Kasset ha digasset gant red ar, dour
Dewiñ
Alteriñ
Hag esperoud a reomp.

ALKIMIEZH

Darn a gar
 ha darn a ziskar
Darn a gan
 ha darn a ziskan
Darn a struj
 ha darn a zistruj
Darn a vac'h
 ha darn a zispac'h

Ar pezh a gont avad ma breur
Eo ne vankfe na plomm na fleur
Da seveniñ an Ober Meur

PELLWELANS

An diamant e-barzh ar glaou
An aval e-barzh ar splusenn

Ar valafenn e-barzh ar viskoulenn
Diaoul ha doue e-barzh an den
Pep hini o c'hortos e goulz

Dall neb na wel gwirionez an traoù
Met a-dreuz e zaoulagad kig

TREC'H EBED DIN

Trec'h ebed din
met bezañ mestr warnon va-unan
Gloar ebed din
met bezañ mewel an Newez-hañv
Enor ebed din
met bezañ alkimist en e-bezh
ha treiñ glac'har da levez
da sederaad ar re a garan

Yann-Ber PIRIOU

Y.B. PIRIOU est l'auteur de l'anthologie bilingue «Défense de cracher par terre et de parler breton», publiée aux Editions P.J. OSWALD, en 1971 et du recueil de poèmes «Ar Mallozhioù ruz» (Oswald, 1974).

EVID AR BREZHONEG

Komanant Abonnement

Komanant reizh : 15 lur
Komanant skoazell : 20 lur
(pe ouzhpenn)

Evid paeñ :
Chekennoù bank
da Evid ar Brezhoneg
Chekennoù post
da Evid ar Brezhoneg
K.R.P. RENNES 1076 86 X
EVID AR BREZHONEG
B.P. 3

Abonnement normal : 15 F
Abonnement de soutien : 20 F
(Ou plus)

Règlement :
Chèque Bancaire
A l'ordre de Evid ar Brezhoneg
Chèque postal
a l'ordre de Evid ar Brezhoneg
C.C.P. RENNES 1076 86 X
KAWAN 22140 BEAR
CAVAN 22140 BEGARD

AUTOBIOGRAPHIE

«Maintenant que je sais la clarté
que tu donnes,
Toute autre voie serait la route
de la nuit».

Route de nuit est toujours délicieuse, mais davantage si le trajet est un peu long, nécessaire et mêlé d'incertitudes quant à la route ou quant à ce qu'on trouvera en arrivant. Il est bon aussi que l'accord avec la voiture soit un peu ancien et fondé sur des correspondances ou complémentarités de tempérament. Enfin, que tout soit difficile par ailleurs et qu'une ombre de fatigue se laisse envisager et fasse mieux goûter le puissant repos de conduire bien.

Cette fois, l'incertitude quant à l'arrivée était faite de soupçons d'amour, de soucis d'organisation et de conjonctures gratuites parfois aimables. La présence de mes deux enfants à l'arrière, l'un dormant, l'autre s'endormant puis endormie, imposait un style coulé, rapide et prudent qui convenait à mes dispositions et au caractère du véhicule : un break de puissance moyenne, long, spacieux, solide, dont le profil et la couleur évoqueraient une hermine, s'il n'était toujours aussi sale.

A la présence des enfants et tout-à-fait derrière s'ajoute, pour mémoire, celle d'un violon ancien, pas trop bien calé dans sa boîte et que je note à cause de la forme générale de l'étui et de l'alliance des deux bois funèbres, ébène et sapin, avec l'érable vif. Talisman peut-être, qui assura la fin lumineuse de ce trajet conduit d'abord comme sous l'haleine de la mort.

Mille fois passés pourtant, virages et côtes m'arrivaient dans un ordre qui semblait inédit. Plus habituelles, les musicales divagations de la radio et les voitures que je croisais ou dépassais : rituel de phares -comme des battements d'ailes immenses d'oiseaux au vol un instant voisin, qui rétablissent l'équilibre en bousculant des ombres ; comme des dignitaires ennemis ou complices, dont cils et regards marquent sobrement la rencontre ;

comme des phares, enfin, si les rochers qui les portent se déplaçaient selon des courants parallèles ou inégaux, et qui retrouveraient, en s'approchant, le pouvoir d'émettre ce qui fut un éclat sensé-

rituel des phares, guetté par l'erreur ou le défi, aux croisements, côtes et virages, et rituel de parade, le corps parfaitement assis, la conscience provisoirement large et puissante, noyau sombre mais plein d'avenir dans le fruit lumineux qui passe, poursuivi par son grondement régulier, comme un nuage vorace sous les feuilles, objet d'une attraction sans terme, sous un ciel sans vent

Peu à peu ma rêverie installait à la place vide de la mère de ces «enfants (ou : la place que j'occupais quand il fallait m'abandonner à son style de conduite très instinctif, parfois impeccable, souvent pris en défaut) à sa place donc, son ancienne, un fantôme pas encore aimé, non le sien. J'avais écrit à la personne sans lui envoyer la lettre, ce qui est idiot, et c'était : Il n'y a plus rien que je puisse t'écrire, mais comment ne pas t'écrire ? Je n'arrive plus à penser : comment ne pas penser à toi ?

J'y pensais donc, avec plus de calme, puisque de l'espace restait entre moi, vecteur et la ville où pour la nuit avait dû se poser le nœud d'intrigue qui m'avait amené à la connaître. Je finissais par essayer de donner à ma façon de conduire quelque chose qui pût lui plaire. J'aurais voulu voyager ainsi, avec elle et un enfant de plus, à travers ces régions du Finistère où la terre est si bien enchevêtrée à l'Atlantique que, perdu la nuit, on peut s'orienter en observant les phares qui se montrent de tous côtés -et l'on aboutit à une plage vaguement connue, et on s'arrête pour jouer de la flûte dans les dunes d'herbes clairsemées, et on écoute un souffle qui écoute, et on aime ce moment d'abandon complet.

On se laisserait volontiers engoutir par un bateau, par exemple l'Avalon qui de Galles va en Irlande, pour réapparaître sur le pont arrière et regarder autrement. Sur l'eau noire, en bas, des mouettes immobiles figurent une constellation invisible au ciel. Dès que l'une bougera, nous partirons. Mais les chaînes sont épaisses, des grilles en blanc séparent notre promenoir de celui des premières.

On part et bientôt les mouettes suivent, sillage aérien au-dessus de l'autre. Parfois l'une, puis toutes plongent obliquement et disparaissent vers le bas et l'arrière. Elles reviennent d'en haut, la première d'abord tenue comme une étoile blanche, puis s'approchant, on dirait qu'une déchirure du ciel s'élargit, on distingue enfin le corps quasi-cylindrique suspendu aux ailes

immobiles, puis les autres mouettes (même processus, multiplié, de plus en plus rapide) et on cesse de les compter quand elles s'avancent au-dessus de l'arrière et que leurs voix percent un instant le vacarme dynamique du moteur. Le regard revient au vrai sillage qui indique seul le plan mobile et légèrement ondulé qui sépare la mer du ciel.

En même temps, mes yeux mesurent la portée trop étroite des phares pour négocier un virage rapide et plat, devant lequel se traîne une voiture semblable à la mienne, vivement dépassée et perdue. Je souriais aux approches de la grande ville — à partir de vingt kilomètres — assimilant mon équipage à un astre animé par les forces d'un espace conciliant l'ordre et l'expansion. La ville et l'intrigue douloureuse n'apparaissaient plus comme une limite, mais comme un foyer de lumières à première vue vagabonde, où il s'agissait de prendre place en restant libre. En même temps, songeant à la longue trahison qui m'avait brusquement libéré, j'enviais la pierre aveugle et impensable qui tombe entre les astres vivants.

Arrivé, ayant noté au passage la présence d'une certaine voiture à certaine adresse et la disparition de celle qui m'avait trahi et qui par un sursaut de loyauté m'avait rendu la liberté et s'était rendue un peu de mon estime, ayant couché les deux enfants, je fis au téléphone le numéro qu'il fallait pour rappeler, malgré l'heure sombre, que tout devait se clarifier au plus vite.

Cela sonne. Une voix parle, se tait, je reste confondu, je prie qu'on m'excuse : le fantôme de tout-à-l'heure, que je croyais à l'autre bout de la route, avait parlé, sa voix n'était plus qu'une voix, et ce que je sais d'elle doit inspirer l'amour.

Jean-Marcel LEDUC
(16-17 août 77, Rennes)

RHAPSODIE

«Des Villes hautes s'éclairaient sur tout leur front de mer...»
St-J. Perse

L'autre était resté seul et reclus dans l'orgue, à l'ouvrage au bout de sa péninsule. Vers Rennes l'un violoniste avait suivi la fée, elle à Mallifeu, lui vers Maurepas. L'hiver entre eux remuait ses lumières terrestres ; le couloir au bout duquel, épaules rétrécies, il allait chercher de l'eau pour le thé marchait vers l'Ouest. Par-dessus la mansarde et le building de la fée, la nuit jusqu'à l'autre, vers l'Ouest, arrondissait l'harmonieux néant.

L'un seul ouvrait son cœur aux silences les plus coupants, les plus vains. Abstinant, il s'imaginait travaillé d'ardentes satiétés : peur de perdre Viviane ou d'échapper, loin de l'autre, à son destin d'artiste. Le violon couché comme un Dracula dans le velours rouge détestait les voisins, le silence et le thé des nuits solitaires. Quelque part la fée agitait ses lampes et, vers le Nord, sur sa ville hauturière et lourde, le Même aux doigts inquiets essayait des prénoms, orientait des rêveries. Les grèves autour d'Ouessant se resserraient entre l'écume et le pied sombre des falaises. L'archet s'allongeait sans pouvoir vers la fenêtre.

Un soir passé plus fiévreux et glaçant, cerné croyait-il par la fièvre des choses, l'un dut s'habiller (le costume de cuir gardait quelque chose des mesures trapues de l'autre), descendre et séduire la moto au gros phare rond tourné vers le mur. Puis l'air douillet et froid eut ses chansons sur le gros rythme des cylindres : sans foi ni lieu l'un vers Viviane et Mallifeu, filant de vagues airs, s'en va, sans loi ni feu, et la fée appuie sa main à la fenêtre, son front à sa main : la ville rentre ses pacotilles, dégage ses piliers...

Mais ailleurs veille et l'ombre de l'orgue, au-dessus des forêts, s'étend jusqu'à Rennes, ville drapée où l'hiver tend ses brumes. L'autre repousse du papier réglé, entrechoque deux cailloux dont il veut garder le son ; la mer parallèle jette son débris autour d'Ouessant, comme un fretin de bruits nocturnes. L'un hardiment vers Mallifeu file et s'aventure où l'attendent encore des questions ardentes et très haut la neige pèse : Avallons, avallons, l'espace est vide entre ses piqûres de froid !

La neige pèse ; par-dessous et vers l'Ouest le bruit de sa pensée tergiverse et s'enroule jusqu'aux grèves de l'île, où il tourne avec le flottage et les oiseaux fatigués.

L'autre cependant veille en sa cave ardente, parmi la montante marée des tuyaux et de la poussière : un jeu de plus cet après-midi. Son oreille malade et merveilleuse entend, à travers l'orgue et les murs, la nuit marine qui s'avance, non loin, et au-delà des appels canailles de Brest, plus loin que les îles et les vagues : à San Francisco le soir lève ses portes, le matin sur l'Himalaya sème des perles. L'un arrive, il a vu une lumière, presque étoile, en haut du bâtiment, et l'on veille.

Une pente de l'Everest reçoit au vif la lumière du matin, et l'autre tire un jeu plus clair. L'un monte un escalier, très haut building et froid, malade d'angoisse après le moteur arrêté, de deux en deux marches. Le chant de l'orgue s'élève et s'amenuise, retombe et s'enfle et croît comme un arbre... L'un, de ses doigts gourds, frappe une porte : dans le soir de New-York, à l'heure glorieuse et mauve, après longue montée du haut building très froid, du haut du haut gratte-ciel, un jeune homme plonge. Viviane se dresse, on a frappé. L'autre plisse la lèvre : plus loin que les vagues, un cri s'étire et s'enfle et meurt.

Le même, à qui revient le conte, rit tout seul en haut de sa ville, en souverain que son royaume ignore. La comète a passé, semant son or, et quelques-uns la comprirent : au même instant, éparpillés comme escarboucles sous la cendre, quelques-uns. Passée.

Un corps s'écrase ; la plage résonne d'un accord brutal. La foule s'assemble autour du cadavre, parmi les vitrines lumineuses de l'Avenue. En bas s'enfoncé un piano grand comme l'Afrique. La porte s'ouvre, un entre. Deux mains se tendent, s'abattent sur deux claviers. Deux bras se ferment sur l'un, qu'un baiser dénoue. Puis les doigts se trouvent, sèment, dispersent et rassemblent l'harmonie.

Vers les plages, plusieurs claviers d'écume s'avancent. L'ouest bruyant se mire et sombre dans le Pacifique. Des bateaux se croisent de loin, dans la nuit pleine de sirènes : un Islandais montre du doigt leurs directions. A Southampton, sur la plage, un couple se serre contre une lourde moto noire. Des cageots déchargés en haut des falaises roulent vers les grèves d'Ouessant, effarant des rats. Et l'autre jette ses filets. La goëlette du Même, l'Utopie, se balance, et tout autour de la Bretagne des jetées de lumière naissent, des filets et des étraves luisent, les pêcheurs sortent. Rumeurs et reflets, de loin en loin, de proche en proche, viennent à l'orgue qui s'en repaît. Loïn du Maurepaire l'un ferme ses yeux, ses mains et celles de Viviane s'épousent comme de lents oiseaux de mer. Un souffle effleure le front de l'autre, qui attend et cherche.

*
* *
16

Sur la côte, des étoiles, des réverbères, des poissons-lanternes apparaissent, s'accordent et se modulent. Chaque point jaune, orange, a son tuyau d'orgue nocturne, le buffet sonore plonge à travers le sable, l'illumine ; la profondeur se meut et résonne. Des boulevards sous-marins accrochent leurs dessins aux voies célestes, les villes d'Is étendent et mêlent leurs algues, comme des langues amoureuses. L'un et la fée s'approchent, secoués de sanglots tendres, traversés d'accalmies. Le même maigre dans la nuit sombre, hanté par la nuit pâle du Nord, nuit extrême, rit de son âme, folle bergère qui daigne s'ébattre : en rade croisent chebecs et boutres, lougres et sacqueboutes, sacolèves et rebecs. L'autre est nu dans son orgue et couvert de fourrures, Viviane et l'un confondent leurs voix.

Sur des rochers vont les naufrages : la coque frissonne, cède, penche. Ouessant ! On repêche des cadavres en habit de soirée, on cherche des caisses, on agit sans fard. Les coursives retiennent les meubles et les mécaniciens. Là-bas repose un piano grand comme l'Afrique — l'orgue vibrat à faire éclater la maison, l'autre sauvage attaquait l'orgue à l'épuiser. La maison penche vers un autre ciel, d'autres ramures. Mais à chacun l'autel et sa victime, l'un et Viviane s'approchaient encore. Les vagues se crispaient pour déferler, les rochers retenaient leurs oiseaux.

En écume criarde et haletante, les oiseaux se dispersèrent. Viviane ouvrit les yeux et pleura, ouvrit les lèvres et saignait.

Ils s'apaisaient. L'autre ramait en de plus lentes profondeurs. Les vagues éclatées s'étalèrent, des oiseaux silencieux descendaient vers les vagues ; la mer gonflée passait les écluses. Le même mince comme un signet se penche à ses fenêtres : sa pensée est à Viviane. Les phares tournent sur la mer, chaque point d'orgue a sa plongée marine. Les draps immobiles fraîchissent sous la fenêtre entr'ouverte. Une sirène plus loin prolonge et met à nu l'accord.

*
* *

L'hiver avait fini de renverser ses lumières.

*
* *

Ils s'apaisèrent. Viviane s'endormait, rêvant l'un d'amour sombra dans un complexe lacis de poursuites : forêt sans terme ni repère, sous l'étang. Assis sur une hostie, Ophélie allongée la tête sur son épaule, il ramait avec ses mains dans l'eau douce,

17

cherchant la graalité. D'insaisissables voix, d'inintelligibles paysages s'ensuivirent. En mer elle passait ville d'Iseut, et l'un avec elle, fille voilée où l'ombre perd son âge.

L'autre immobile et seul, dans l'orgue profond, écoutait au lieu dit des convergences : vers l'Ouest vont les pensées, vers Avalon, vers de nouvelles artueries. L'oreille s'en agace, cherche son butin autour de l'île.

Le même suspend sa déambulation : la mer grogne aux portes de la ville. Il lui jette son cri, la lune va siffler sa meute pour la chasse dans l'île haute entre ses phares je l'attends les ramasseurs de bois d'épave en leur besace ne trouvent plus qu'algues et cailloux blancs,

et les ramasseurs sont encore au lit, l'heure de la ronde suspecte autour des grèves, tourne encore en Europe centrale. Les tas de bois arrangés (chacun doit reconnaître le sien) ne sont visités que par des crabes et des rats, qui s'y rencontrent sans émotion, sans se voir peut-être. Lui Même ne savait plus comment appeler la signifiante, maintenant que c'en était fait de celle qu'il avait appelée Lise (un nom suceur qui prête à rire) et de toute la troupe des prénoms, quittée par la rêverie.

Enfin l'autre rampe hors de l'orgue, de côté, se déplie, s'étire. Un mouvement d'air, tenu à ne pas faire bouger une feuille, rôde parmi les tuyaux ; l'autre en a l'oreille agacée, puis s'alanguit. Le sommeil de l'autre est impénétrable, recouvert qu'il est d'une croûte derrière quoi se reconstitue ce que tout-à-l'heure il laissait prendre à tous les vents. Chaque nuit la croûte est plus mince. Quand elle le sera tant qu'on verra à travers elle le silencieux travail il mourra. Dououreux de renaître après l'orgue, une étrave fend et traverse... l'aube ou la neige, pas ici... l'oreille sagace, l'herbe et le sable qui pâlisent, pâliront... pâlisent ailleurs et haut sur la neige suspendue, avec l'Ophélie, Isobel : deux-trois heures, la mer se mêle à mon sommeil, les môles s'attendrissent, les maisons penchent vers une baie, secrètement.

à cette heure et par vent d'Est, s'il n'y a pas d'étoiles, les Quessantins s'approchent du grand phare, avec des haveneaux et des sacs profonds : malheur aux migrants que leur vol dérégulé jette contre la lanterne, l'étoile unique les abat et par centaines les cadavres aux cous tordus, aux ailes tétanisées, sont pressés et pliés dans les sacs. Le veilleur de garde et de jeunes omithologues, qui jouaient aux cartes, observent discrètement.

Le même penche ses regards vers la nuit indistincte : la vérité qui vient n'est pas celle qu'il attendait, et qu'importe, si les mots y vont aussi ? La nuit se peuple de faux rêves, il n'y a pas d'hommes du tout, même les pas appartiennent ailleurs.

Le même se penche vers l'Ouest. Par-dessus des rochers, des forêts captives et les grandes caisses presque vides des promoteurs,

l'unité de lieu souffle son ombre :
les chevaux du soleil et les juments nocturnes
la mer illuminée à leurs blanches amours
remue son or comme des pierres dans une urne
et tout un ciel strident tourne à rebours

Encore un siècle ou deux de croissance, et un coup d'épaule balaierait ces espèces de viviers à gens, rêvent quelques jeunes hommes. Des milliers de corps détendus reprennent la pose. Quelques lumières signalent les grandes caisses urbaines, pleines de souffles menus. Viviane et l'un dorment comme les madriers que le flot pousse entre les rochers, dans les filets. Et le même creuse dans l'amour son cerveau des canaux où pulser ses appels, faisant confiance à la dame de sa pensée pour qu'ils se coagulent et le fixent ferment en elle.

Le violon gréé en vain perd son chant par les ouïes, et l'emmène vers l'île à travers mille vagues et leurs appels confus. L'autre attentif a tendu ses filets partout. Viviane et l'un dorment. Le même a lancé son appel comme un steamer évadé qui roule son minium. Entre l'instrument blessé et la masse ardente, la rencontre est probable.

*
* *

Aïe. Réveille. Qu'est-ce ou qui, écoute l'autre ? peur bête comme l'un jeunot. A rendormir, ricercare, vers l'éternel où vont les îles. Le toujours même s'encorsète l'esprit, contre trop de mots,

Viviane aux doigts brûlés jeta l'allumette, ferma la fenêtre, peureuse à s'endormir, en frissonnant. Pas réveiller l'un d'amour immobile respirait. L'autre entre deux neiges suspendu écoute, hésite. Le vent tourne silencieux et lent. Un madrier que le filet repousse reprend ses tribulations.

Réveille, aïe ! L'un ouvre les yeux, l'autre doit se redresser, repoussé du sommeil, les mains sur des esclaviers, en attente. Le premier à Viviane qui dort parle :

— Tu dors ma vraie, tu dors vraiment, merveille ? Garde les rêves un moment, il me semble que des voix me quittent.

L'autre serre sa prise, il va la travailler. Obscur et sans fatigue parmi les claviers rallumés, il prend un souffle. Sur les grèves de l'île, on ramassera des œufs de mouettes, et le bois de flottage, et

le bois jeté du haut des falaises par les commerçants ; le surplus est entassé pour une prochaine fois.

— Tu dors vraiment ? Quels pas chancellent dans tes rêves ? J'ai tort, certes, de parler si près de tes lèvres, fleurs entre les roses : la neige a suspendu ses pas infimes, la nuit est blanche sur les toits, c'est la nuit blanche et close et neuve... tu dors, dis-moi, tu dors toujours ?

C'est la nuit close et blanche comme un œuf, où l'autre compose l'œuvre aussi parfaite qu'un silence. Celui couché près de Viviane, l'âme griffée d'arbres impalpables ainsi que le sable quand la mer s'est retirée, essayait de surprendre quelque chose. La neige glisse au-dessus du pays, elle ira se jeter loin en mer, sur des bateaux, des madriers et des chants inutiles.

Le même, qui ne dort pas, jette son cri :
les glaciers éclatants que le feu calme affleure
et la mer sans présage où passent les compas
les jetées au soleil qui blanchissent et meurent,
où vont mes os si tu ne m'aimes pas ?

et, le ramenant à

lui, griffe son âme. Sur les grèves, on espère à tort un autre naufrage fabuleux.

J.M. LEDUC

(Mars 70, Rennes. Revu janvier 75)

Un lien de genêt tordu (eun éré bâlan)

— Oncle Jobic sur la route de Ploubezre avec le cousin Germain.

Ils avaient décidé d'attacher leurs vélos de façon à se traîner mutuellement, vu leur état. Ils sont partis comme cela du café, mais après : impossible de suivre la route.

Dans un chemin, soudain, une vache immobile, presque sur eux.

*
* *

Ils trouvent les portes fermées en arrivaht, femmes et enfants derrière les volets les entendant gratter ; à leurs appels répondent des rires.

Ils se résolvent à dormir dans la remise aux outils. Le bois, près d'eux.

Une mare : ils pensent peut-être s'y rendre, taper des cartes imaginaires au bord.

*
* *

Après la guerre Jobic est élu maire de son village sans qu'il l'ait cherché, à cause de son aide à la résistance. Assez vite la mairie revient aux notables soutenus par l'Eglise et le marquis de C.

Tout ce que je sais de Jobic : des épisodes, ces temps retenus par la mémoire familiale : comment il a répondu à l'officier allemand, le jour des noces de Joséphine, la battue aux vipères, la nuit où l'oncle Jobic et le cousin Germain ont attaché leurs vélos.

*
* *

Plus tard, enfant, je faillis tomber dans le puits de sa ferme.

*
* *

J'ai appris sa mort alors que je revenais, je crois, de mon travail. J'avais traversé une zone industrielle, néons à dix mètres du sol, wagons de six heures que des ouvriers amenaient pour le chargement de nuit.

Je n'ai pas assisté à ses funérailles.

Autour du lit le désarroi peut-être de son fils, de ses petits-enfants, du cousin Germain...

Le jour où Jobic mourut, j'ai imaginé ses premières années d'existence.

Pour se rendre à l'école il devait passer près du château de Tonquédec.

*
* *

Jobic avance sur la route. Un champ bordé de pierres : il y passe, croit le reconnaître, cherche une issue, tirant toujours son vélo et celui de Germain.

Il fait encore un peu jour. On enterre Jobic.

Odeur de noix dans la cuisine.

*
* *

Longtemps on assiste à la danse : Jobic entraînant notables, marquis, curé, fils, cousins, touristes.

La nuit progresse. Dans l'espace des villes un wagon se renverse.

*
* *

Images d'écoliers passant près du château : paysans, poissons, filles, garçons, chevaux, genêts.

*
* *
22

*j'avais oublié les villages sûrement distrait par les sources.
comme si je venais d'assez loin
pour espérer ne pas souffrir des cendres nouvelles.
pouvoir retirer ma nuque des éblouissements sylvestres.
craindre d'arriver tard, bouche relâchée, violette :
chant épais par la distance.*

Jean-Marie LE SIDANER

Les Numéros 5 et 6
de BRETAGNES
«Québec» et «Yves Tanguy»
sont toujours disponibles

L'ECOLE DES HAIES

Sylvain Cogan pousse la porte vitrée du café-tabac. Là où elle est postée, épinglée sur son panneau criblé reposant à même le bitume sur le côté de l'entrée, l'affiche à en tête du quotidien du soir, racole sans parade possible un volet de son attention :

PTE KABYLIE... REBELLES ABATT... REGION... AUX CHANT... LANCEMENT SPECTAC... SCORETEUR DE...

Son regard saisit sinon le sens du moins la forme des gros caractères noirs guindés quasi administratifs tristement départementaux.

Pense à ses cigarettes.

Entre. Il repousse derrière lui le battant au rideau de tulle encrassé foule la sciure collante et noircie parsemée de mégots aplatis se dirige vers le comptoir, soulagé à son insu de la baisse d'intensité des vrombissements de la rue, collectant au fond de sa poche une poignée de pièces qu'il se met à trier de l'ongle au creux de sa main.

PAQUET D'GAULOISES S'VOUS PLAIT! lance-t-il à l'intention de la cabaretière à l'autre bout du zinc ronde et courte personne sous son cache-poussière de nylon rose boulotte aux cheveux frisotés affairée à ses verres expéditive le geste sûr, automatique regardant le client comme une série de ballons à laver, une table à éponger pour la nième fois de la journée ou un carton de cannettes à remonter en soufflant par la trappe de la cave : professionnelle.

Ne réponds pas. S'essuie les mains à un quelconque torchon faufile ses chairs molles entre les rayons de cigarettes et le comptoir encombré de tout un bric-à-brac de journaux de boîtes de cachous de paquets de gomme à mâcher de cartes postales de briquets-tempête de billets de loterie, sans quitter des yeux préoccupée par quelque chose ou quelqu'un en rapport avec les trois seuls consommateurs du moment jusque là en discussion hésitante mais pénétrée par dessus leurs chopines de rouche et

dont l'un au bout De plusieurs tentatives infructueuses vient de réussir à se Dresser et là surpris cafouilleur étourdi éberlué incapable De rassembler ses idées éParses et de réaliser le gauchissement de facultés allant usuellement de soi il vacille se danDine cligne des yeux bat des paupières lutte pour son éQuilibre fait rigoler les copains sans le vouloir sans trop le le quoi ?

mais vaguement saTisfait puis insensiblement se sent partir vers l'arrièRe bascule en douceur son regard glisse au passage sur les canons de rouquin -pourtant pas ingurgité la traîtrise sous forme d'hydromel- ne peut plus se re Tenir se panique un tantinet d'un reflet à l'œil et d'un battement de coude se rAccroche in extrémis au reBord de la table au dossier de la chaise qui se déRobe va l'entraîner dans sa chute mais Non !

Il s'agrippe se Redresse marque la pose... Un seul verre s'est renversé et la flaque violacée s'épand sur le formica libérant ses lourds éthers... Récupère le visage un rien triomphal : L'tient le coup !... L'a une p'tite goutte peut-être !... Mais tient la marée !... Pas une mauviette une tapette une demoiselle !... L'est un Nhomme !... Un vrai n'authentique !... Sait encaisser !... Etaler le grain !

Se redresse du coup. se Cale sur ses jambes empoigne son dossier de chaise aVec la fermeté d'un capitain de clipper la barre saisit dans la houle des Caps porte son regard au Loïn roule et Tangué un moment accommode sur l'horizon !... Y distingue la caBaretière !... Renifle avec une vigueur engourdie pour ponctuer sa décision !... Se rappelle plus laquelle !... Plisse son front se fourre l'auriculaire au fond de l'oreille mais au lieu de l'y agiter se trompant dans les circuits fronce le museau grimace tout en coin !... En pleine tension cérébrale il bat le rappel rassemble aiguisé affûte ses esprits !... Et tout à coup ça y est ! Ouvre la bouche va commander une autre tournée !...

— **TEMPS D'ALLER A LA SOUPE**, oui ! jette la tenancière excédée fatiguée quelque peu méprisante dégoûtée résignée habituée sur ses gardes. Elle encaisse d'instinct le prix du paquet de cigarettes, plaque la monnaie sur la pile de journaux en marmonnant : Pas malheureux de voir ça !... La boutique en l'air !... M'casser tous mes verres ! Ah, n'joli monde !

— **PAS LA PEINE D'INSISTER**, clame-t-elle hargneuse, coupant cours à la naissante requête. **PLUS LE DROIT DE VOUS SERVIR !**

Sylvain Cogan défait son paquet attrape une cigarette la tapote sur le dos de la main pour en tasser le tabac cherche son briquet sans se presser -en faisant durer pour être exact- trouve

l'ustensile familier le bat allume sa Gauloise rempoche son matériel récupère sa monnaie.

Regarde l'homme ivre.

Car ce n'est pas un poivrot un soulard un éthylique blafard et délabré ! Pas non plus un ivrogne coutumier et jovial, un gosier en pente un tonneau percé un boit-sans-soif un trou-d'cid' notoire un pilier de bistrot à trogne gaufrée et au cheveu plat ! Ni même un de ces solides buveurs en cote de travail et au teint cuivré qui arrosent l'amitié se donnent du cœur à l'ouvrage, se réchauffent dès les froidures et se désaltèrent tout l'été au robinet de l'importation vinicole.

Non ! Il s'agit selon toute vraisemblance d'un père de famille rangé, d'un employé d'âge moyen, sage et modeste à l'image de son costume propre gris un peu élimé un peu démodé, qu'il achève après dix ans de penderie deux mariages et trois communions en le mettant pour aller au travail.

Doit se lever inquiet le matin, consulter vingt fois le réveil et la montre doit se raser au son du transistor qu'il n'a allumé sous prétexte d'information que pour le top horaire, ne pouvant se priver de la garantie irréfutable de l'annonce officielle -des fois que ses compte-temps personnels auraient eu des caprices doit enjamber le paillason à heure fixe, sans déroger d'une minute et vérifier qu'il est bien dans les normes à l'horloge de la poste ou à celle de la gare doit sans défaillance enfile sa blouse nettement avant l'embauche et repartir un peu -pas trop- après la fermeture, par goût inexplicable de l'exactitude, par crainte secrète d'une remarque, par souci de prouver biquotidiennement, avec humilité quoique sans bassesse, à son chef de service ou de magasin, que le métier, pour lui, c'est l'essentiel l'axe le pivot, que sa vie s'organise autour de son fichier ou de son guichet, que son âme en est pleine, que ses autres fonctions : père époux citoyen-à-part-entière personne humaine enfin douée de conscience comme -à y réfléchir- tout un chacun, que ses autres fonctions qualités intérêts et potentialités ne sont que corollaires accessoires, cessibles au besoin rentre tout entier dans la peau sociale qu'on lui a faite et qu'il s'est faite, se glisse se coule s'engloutit du talon à la racine des cheveux dans son rôle de sous-fifre -et existe ainsi amenuisé...

Doit vaguement supputer aussi que sa ponctualité compensera les inévitables et menues fautes professionnelles dont, à longueur de journée, il s'échine à ne pas se rendre coupable, huit heures et demie par jour, cinq jours par semaine, pendant des mois des années des années... Ce qui n'est pas à proprement parler tuant, mais usant plutôt... non par espoir

d'avancement -il sait bien qu'ici la main-d'œuvre est trop nombreuse et les places trop rares ; pour cela il faudrait... il aurait fallu... quitter ce bras mort oublié des grands courants modernes... partir... ailleurs... à New-York... Au Québec... en Afrique... à Paris...

là-bas pfff ! Les choses vont vite ! —, il n'y a guère de promotion dans sa branche et d'ailleurs !... il ne saurait pas commander il n'aimerait pas serait gêné quelque chose comme honteux s'en voudrait de quitter le ton et la chaleur de la camaraderie pour... Non ! Décidément, pas pour lui, pour d'autres, le ton cassant tranchant péremptoire sûr-de-son-fait ! Lui ne vise industriellement qu'à se maintenir dans la place et l'emploi.

Il n'est pas un lion ! Voilà !

doit bien se le dire parfois et hausser les épaules en soupirant.

Et puis ce soir, ah ! ce soir ! pour la première fois depuis quand ? dans l'espoir de briser quel insupportable enchaînement ? le voici en rupture de bans, titubant et grotesque au milieu d'une salle de bistrot lui l'affable et le discret, soudain plein de verve et d'arrogance, débridé, survolté par les rires des copains de rencontre lui le terne et le pusillanime maintenant bombe le torse lui l'humble l'inhibé, il se rêve puissant, s'essaie entre deux hoquets à des airs de sous-chef confirmé, se risque toute pudeur rengainée à une morgue hiérarchiquement supérieure.

— **LA PATRONNE** ! ordonne-t-il presque à haute voix, **LA PATRONNE** ! Son audace surprend le reste de lucidité que lui laisse l'alcool, il se rengorge, et, avec toutes les formes extérieures de la seigneurie telle qu'il se l'imagine : **LA PATRONNE** —il se retient au bar — **J'EGUEGIGE QUE VOUS REMETTIEZ LA T-TOURNEE !**

L'air finaud, il regarde en coin la galerie clairsemée, y décèle une majorité d'inconditionnels, plastronne, rôte avec hauteur, attend la reddition et l'exécution, la soumission de la négociante devant le client, de la femme devant le mâle.

Avec une lenteur exaspérée, la femme en question lève les yeux vers le plafond jauni, puis se renfrognant d'un seul coup, écarte les bras en croix, se plante vigoureusement les poings sur les hanches en signe de non-obtempération, fait barrage de toute son attitude et sa physionomie fermée, se retranche derrière un article du règlement des débits de boisson, y ajoute insolemment sa caution personnelle, réitère son refus avec du défi dans la voix.

Et alors — Sylvain Cogan a déjà la main sur la poignée de la porte — par quels dédales et labyrinthes son esprit embué a-t-il trouvé voie ? de quel réseau de culture souterraine ou parallèle, au

banc de quelles écoles des haies a-t-il mémorisé cela ? dans
quelles abysses d'humiliation a-t-il harponné ce coelacanthe ?
d'où lui vient cette réminiscence incongrue ou cet éclair de
conscience que n'a véhiculé ni classe ni journal ni livre ni radio
pour parvenir jusqu'à lui ? Quel alliage de fierté et de honte
historiques soudain flamboie dans ce local sombre et commun ?

— LA P-PATRONNE, commence-t-il en se figeant autant
que faire se peut en un garde-à-vous approximatif et branlant :

UN BRETON NE PLIE JAMAIS LE G-GENOU | déclame-t-il
grandiloquent et contre attente, à tout aussi Breton que lui.

Jacques FLEURENT

J. FLEURENT a publié aux éditions P.J. Oswald «La Chlourme» (1975)

GIVRE

Le second numéro de «GIVRE» est consacré à Bernard Noël.

Au sommaire, des études et poèmes d'une cinquantaine d'écrivains,
avec de nombreuses illustrations et des inédits de Bernard Noël : onze «Bruits
de langues», une «lettre verticale» et un récit : «Le cri et la figure».

Ce numéro de «GIVRE» contient la première bibliographie de Bernard
Noël et comporte au total 264 pages. Tiré à 1 500 exemplaires, il est vendu
60 F.

Les numéros suivants de «GIVRE» seront consacrés à Pierre Molinier,
Hubert Juin et André Pieyre de Mandiargues.

Les différentes formules d'abonnement pour ce numéro et les suivants
peuvent être demandées à :

«GIVRE» - 5, Place Jules Leroux - Villes-Semeuse
08000 CHARLEVILLE-MEZIERES

LE FLGOF

Le matin, le sac à dos, les pieds appropriés par des grôles.

Le matin est frais. Matin d'hiver. Matin de décembre collé à
l'épiderme de la contrée, accroché à la terre par les dents bleues de
la glace, enchaîné aux larges murailles dessinées sur le bord des
rues noires.

Un matin,

qui n'a pas encore perdu la forme de la nuit. Un matin, à la
respiration humide qui assassine la voix de la foule.

Un matin qui est lourd dans mon sac à dos comme s'il portait
toute la tristesse de l'hiver.

Je n'irais pas à aimer mes ennemis, quand mes ennemis ont
oublié le nom de celui qui les paie. Je ne laisserais pas le poignard
pénétrer ma chair jusqu'aux rivières chaudes de mes os. Je ne suis
pas un homme aimable, ni un homme haïssable. Je ne suis pas un
homme même, je ne suis pas un nom. Je suis seulement une
apparence perdue dans les mains d'acier d'un matin sans âme.

Et mon sac à dos.

de plus en plus lourd avec ses cordes qui me tranchent les
épaules. Mon corps courbé sous le poids des bagages. Mon corps,
plus maigre que le salaire d'un travailleur immigré, écrasé par un
sac qui contient la cathédrale des païens.

Heureusement,

mes godasses sont solides, et je peux continuer de marcher
sans penser au temps passé, sans penser à l'avenir, en oubliant que
le temps présent est déjà passé.

Heureusement,

j'ai de belles godasses. Des grôles achetées pour un verre de
sang à la taverne des bourgeois. Ceux-là sont des gens chics. Ils ne
boivent pas n'importe quel sang. Ils n'aiment que le sang blanc.
Sang incolore du passant. Le sang de celui qui n'en a plus pour
longtemps. Celui qui reste muet car il n'a plus assez de force pour
parler. Celui qui ne les reconnaîtra pas, car il est devenu aveugle
depuis que la progéniture du fric a semé des glaives dans ses yeux.

Heureusement,

je n'ai pas besoin de grand chose pour vivre : un matin, un sac
à dos, des godasses solides.

Un matin : parce que c'est le matin que tout commence, même si c'est difficile de se lever de bonne heure, même si son lit est si chaud. Mais pour ceux qui n'ont pas de lit, pas de maison, il n'y a rien de plus beau qu'un matin quand le soleil vient caresser son corps avec tant de bienfaisance, tant de sensualité.

Le voyageur attend le matin comme l'ivrogne attend son pinard, comme le curé attend son Dieu.

Mais son Dieu, personne ne l'a jamais vu et peut-être qu'il n'existe pas. Curé, pauv'mec, t'as bien l'air d'un con. Le pinard : une vache a pissé dedans. Pauvre ivrogne, tête quand même ta bouteille pour dégringoler au plus bas de ta déchéance. Le matin : il a oublié la couleur du soleil depuis aussi longtemps que dure l'hiver.

La nuit était froide. Le jour restera froid.

Frappant mes pieds sur les pavés, je ne sais plus quoi faire pour ne plus avoir froid.

Il n'y a pas de rues dans cette ville, il n'y a que des maisons, des maisons, collées les unes aux autres comme des louveteaux effrayés. On ne peut plus se déplacer qu'en passant sur les toits ou en descendant dans les égouts. Il n'y a plus de routes dans les campagnes. Les champs sont foutus les uns par-dessus les autres à toute vitesse selon la violence du vent.

Autrefois, j'allais lever le pouce sur le passage des bagnoles. Elles passaient toutes sans faire attention à moi. C'était pas de leur faute. Les chauffards ne savaient pas voir plus loin que l'autre bagnole qui arrivait en face. Ils ne trouvaient rien de plus fendard que de se pénétrer les uns dans les autres comme des animaux vicieux. Je voyais alors les corps et les tôles, mêlés dans le feu, voler au-dessus des rires des flics.

Finalement, j'étais assez content de ne jamais être pris en stop. *«Comme ça, que je me disais, je suis sûr que je crèverai pas dans un accident de bagnole»*. Mais je restais quand même sur le bord de la route pour continuer le mythe du voyage. Même si je ne suis jamais allé plus loin que le panneau d'indication de ma ville, j'ai l'impression d'être un grand voyageur. Même si, jamais dans ma vie, je ne suis allé dans une bagnole, si je n'ai jamais grimpé dans un train, j'ai l'impression que j'ai découvert le monde entier, et qu'il ne me reste plus rien de nouveau à voir.

Pourquoi je reste ici alors ?

Et pourquoi pas !

Il faut continuer la religion des sans-dieu.

Il faut continuer le rituel des gens qui ont perdu l'esprit.

Il faut garder dans notre mémoire les paroles incompréhensibles qui envahissent les oreilles comme la musique de mon cul quand il pète.

Il faut se souvenir des gestes de la mécanique qui joue à être un être humain.

*
**

Je sais maintenant qu'il ne sert à rien d'attendre le soleil. On ne le verra pas aujourd'hui. Demain non plus, je crois. Sans doute faudra-t-il attendre le printemps. Du moins, c'est ce que disait le «Front de Libération des Gens qui Ont Froid».

Le FLGOF a été créé dans le rhume des courants d'air. Les portes qui claquent contre nos doigts. Les fenêtres, terrorisées par les éternuements du vent, cassaient leurs carreaux. Il était impossible d'aller nulle part sans être aussitôt changé en statue de glace. C'est une organisation secrète évidemment. Chaque militant se ramène aux réunions déguisé en un flocon de neige. C'est dans la gorge du char de l'hiver que sont organisées ces réunions. Pourquoi dans la gorge de son char, aussi près de l'opresseur, et non pas dans les plus lointaines avenues de l'exil ? Eh ! Eh ! Eh ! C'est que les soudards de l'hiver vont partout chasser la chaleur, mais ils ne se doutent pas que les résistants se rassemblent au PC de l'ennemi.

Les résistants glissaient dans les gigantesques halls. Ils chantaient les hymnes éoliens du grand nord. Ils avaient mis des braises dans leurs chaussures pour aller plus vite. Des gants rouges, propriétaires de leurs mains, tranchaient l'espace. Après cela, pouvaient suivre sur leur passage : les trains super-pleins peints en bleu-vert, les avions habillés avec la laine des moutons nuageux, les navires noyés dans leurs propres dégueulls.

C'est ainsi que j'ai connu le FLGOF. J'étais sur le bord de la route, ou sur le bord de ce que je prenais pour une route. J'étais en train d'attendre, comme j'ai toujours attendu, pour rien. J'ai vu alors des créatures nées de leurs parents, se ramener avec des pots de colle. Ils regardaient à gauche, ils regardaient à droite, ils regardaient partout. Ils avançaient comme des voleurs. Ils laissaient sur leur passage des affiches étonnantes. Il n'y avait pas de lettres sur leurs affiches, et pourtant j'y lisais des choses extraordinaires. Il n'y avait pas de dessins, pas de photos, et pourtant j'y voyais des choses merveilleuses.

Les affiches ne sont pas restées longtemps. Les soudards du vent les ont vues et les ont déchirées avec violence. Mais elles étaient bien collées. Alors ils ont appelé la pluie. Elle a craché sur le papier interdit qui est foutu le camp en service express.

Je suis vite allé me planquer car j'avais la trouille devant les soudards de l'hiver. Plus d'une fois ils m'ont torturé, et je sens encore leur haine accrochée dans ma chair. Mon sac à dos et mes

grôles prenaient toute la place. Les soudards étaient prêts à me voir quand ils ont été appelés par le service de la sûreté pour une autre affaire.

Je suis resté seul avec mon désir de voyager dans des pays où il n'y a pas d'hiver. Sur les débris d'affiches qui traînaient par terre je voyais un âge heureux et fantastique.

C'était les affiches du FLGOF.

Alors je suis allé vite à leur recherche. C'était pas facile car ils étaient bien cachés. Mais ma volonté d'avoir chaud m'a fait surmonter toutes les difficultés.

J'ai suivi les pas des colleurs d'affiches. Ils étaient passés dans les profondeurs des âmes, au-dessus des nuages, dans les terriers des animaux hibernants, ils ont frappé aux portes de l'absence de langage, ils ont tiré sur la queue des cantiques vierges, ils ont grimpé sur les lèvres de l'Antékrist. Ils ont craché sur les statues merveilleuses qui tranchent le vol de l'albatros avec leur sourire givré. Ils ont cassé les vitres des yeux du garde rouge qui regarde, à l'intérieur de son cerveau, le crépuscule de son intelligence.

Mais hélas,

les soudards de l'hiver les ont suivis de la même manière que moi. Et je n'ai plus rien trouvé sur mon chemin que des affiches déchirées, des rêves déchiquetés, des larmes écrasées. Il ne restait plus sur le sol que le souvenir d'un espoir qui déchire mon cœur.

Quand je suis arrivé au local du FLGOF, il ne restait plus rien que ruine, désolation, oppression. Il n'y avait plus de vent, plus personne, plus d'oiseaux. Pas un souffle, pas un sentiment.

Rien, rien, plus rien.

Les soudards de l'hiver sont passés par là.

L'oppression du froid règne pour toujours.

J'ai compris alors que tout était fini. J'ai compris que le printemps ne viendrait pas, qu'il ne viendrait plus jamais. Le printemps a été assassiné, le soleil a été assassiné par les soudards de l'hiver.

Il ne reste plus maintenant que le froid et sa haine sans âme.

Alors,

je suis retourné sur le bord de la route, ou sur ce que je prenais pour une route, et j'ai levé le pouce.

Moi, avec mes grosses godasses. Moi, avec mon sac à dos. Moi, dans le matin.

Je pars en voyage au pays du printemps, même si je sais que le printemps n'existe pas, même si je sais que le printemps n'existe plus, même si je sais que le printemps n'a peut-être jamais existé. Jamais.

MAERLANT

Foi ajoutée d'emblée aux surfaces précaires, nous voulions adopter une enterrée d'infirmités, née de sa parturition même, lourd miracle usiné du bégaiement des boues, que nos prêtres donnaient pour un cas de figures.

Au bout de pistes lâches usurpaient les beffrois, totems graisseux, usés, par les siècles de regards sans choix, prêchant en langue morte aux prés dégouvernés, qui se ferment et s'obstinent en claies de maisons naines.

*
* *

N'ayez crainte d'une eau qui s'est bornée de glaires. Ce furent là, oh, toutes féminines, certaines faiblesses de la mort, qui ne nous distraient pas du moins douteux des règnes. D'ailleurs, vous faites île, non encore vaisseau.

Entre des ancrs sûres et des coffres versés, glissent les congrès du vieux Knoc, d'où la vigie vous voit, ainsi que Jean-Baptiste la tête de Salomé.

Laissez aussi sombrer les barges de Farnèse, que les brûlots connaissent qu'ils sont leur propre but. Sur l'ombre, à chaque fois, la vague empiète et rend l'épaisseur d'un noyé.

*
* *

J'avais commencé ma visite à l'exposition des cartes du Zwin par les moins anciennes et, quoiqu'à la manière de l'enfant qui place la fleur coupée au centre profond du massif j'eusse la certitude de faire ainsi justice, la crainte m'encombrait d'être l'amuse-gueule d'une compagnie docte, au bout d'un périscope. Monnikerede, un pas en avant, le Paerdemaerkt, demi-tour, droite, au constat d'épuisement d'avant-ports et d'flots, répondait le couinement des semelles de crêpe.

Dans la pièce voisine, j'aperçus de ces récipients en verre qui habitaient jadis les laboratoires de nos collègues, et j'entendis un goutte-à-goutte. L'extinction des lumières et la fermeture des robinets avaient encore leur part dans mes occupations. J'intervins. Cette eau était salée. Je m'enfuis dignement.

*
* *

Vous êtes le dernier à qui je nomme la tour de Damme. Sa cape de corneilles et ses gisants brisés ont fait le monde un peu moins grand.

Le monde, n'oubliez pas, c'était la Mer du Nord, et l'eau se hissera aux plus hautes ogives, la route des cargos se collera au ciel à titre seulement de curiosité. Alors, vous serez prêt à saluer les maîtres, que j'étais, mieux qu'un autre, capable de combler. Hélas, je crois toujours que l'univers s'élançait des commanderies premières, et c'est affaire de spécialistes qu'une millimétrique des ensablements.

*
* *

Le drapeau d'incendie fane sur la racaille des soupiraux de Bruges. Les rames multipliées du «Cancer de l'hostie» heurtent de vieilles brumes, dévôtes de la vase.

Patiente nécropole, d'or et de feu sanglée, Flandre n'eut lieu jamais, ailleurs que sous les doigts d'un capitaine exsangue ! Ceux de l'Elu auront appui sur de la pierre à cathédrale.

Yvon BEGUVIN

LE MYTHE DE FRANKIZ

J'ai été engendré par une mère muette, que l'Abbé de Tréoultré avait accouplée à un serf d'Enez Tud. A la naissance, on reconnut que je n'avais pas les membres d'un paysan, mais en revanche, une tête bonne à tondre. Je fus envoyé étudier à Redon, dès que j'eus l'âge de penser.

J'appris là-bas la matière de la Science. Que la Mer est un espace fascinant et dangereux qui appelle la Mort et conduit au-delà d'elle, que nous relevons de sa mouvance, que nous lui devons la vie, et que le travail est la mère des vertus.

Les Saints étaient originaires d'au-delà de la Mer, ils étaient venus chez nous dans des barques de pierre pour nous enseigner. Je ne me souviens que d'un seul, Skoz Erijenn. Celui-là n'était pas comme les autres. C'est de lui que j'appris la magie du Cycle et comment inverser les saisons.

Comme tous mes camarades d'étude, j'étais destiné à la clergie, à la pasteurisation des âmes. Là où on m'enverrait, une fois mon stage achevé, je devrais enseigner que l'Homme, jadis demeurait dans une grande Cité enfouie dans la Mer, appelée Frankiz (I), qu'il avait déchu, et que maintenant, il était en servitude pour son rachat dans la mort, qui lui ouvrait les portes de la susdite Ville, où il recouvrait la jouissance éternellement posthume de la Liberté. Skoz était contre. Un, disait-il, nous ne pouvons pas être traités comme des animaux. Deux, l'Homme ne meurt jamais. Deux assertions égalent une hérésie. Quand l'Archabbé sera au courant, elles lui coûteront cher.

Nous vivons sous deux menaces : celles des Hommes du Nord qui ravagent très périodiquement nos côtes, nous contraignent à la milice, aux tours de guet, et à la vigilance, ils sont le châtimement péremptoire de nos péchés. Leur menace nous contraint à plus d'obéissance, à nous serrer davantage autour de nos abbés. Toutes nos côtes sont sous le régime d'exception des Marches de la Mer.

Celle des Taifals est d'une autre nature. Ce sont nos voisins terrestres, toujours pressés de nous envahir. C'est pour les contenir que nous devons une année de notre vie pour creuser le grand fossé, et j'ai vu les longs cortèges de serfs s'acheminer au pied de l'Abbaye redonnaise pour la corvée de terrassement. L'Abbé nous a expliqué que Taifals signifie les Diables, dans la langue des ennemis, qu'ils sont plus dangereux encore que les Hommes du Nord, car ils ont envoyé un prêtre de leur fausse religion, nommé Zénoc, se mêler parmi nos clercs : c'est un espion et un corrupteur. Si nous le décelons, il faut le dénoncer. Skoz Erijenn a été dénoncé comme étant Zénoc. C'est pourquoi nous l'avons exécuté, avec nos plumes de fer, en plein milieu de son cours, sans aucune explication de notre part.

Le jour de notre remise de diplôme, nous sommes allés en excursion voir le Stannum, le grand mur d'étain blanc, que nous avons pu admirer au coucher du soleil, c'était magnifique, sur l'horizon de la mer.

Après quoi j'ai reçu mon affectation comme abbé du district d'Armarkh, qui se trouve précisément dans les Marches de la Mer. J'eus notamment l'honneur de présider annuellement au départ du convoi des âmes vers l'au-delà ineffable de Frankiz l'inaltérable, qui se faisait par le moyen de barques prévues à cet effet, car elles se gouvernaient toutes seules.

*
* *

Le souvenir, difficile à effacer, des préceptes de Skoz, dont je relisais en secret les notes de cours, m'incita à soulager par quelques mesures d'humanité, le rude sort de mes semblables, bien que cela fût en contradiction avec le dogme. Très vite, du reste, je reçus de pressantes mises en garde d'En-Haut : il ne fallait pas relâcher le dogme en prévision d'un danger Taifal accru, qui mobiliserait bientôt tous les esprits vers la frontière du Grand Fossé.

Je diffèrai donc mes réformes.

Le district d'Armarkh, au demeurant, avait prospéré sous ma houlette. La natalité servile s'accroissait régulièrement, je fis bâtir un port et un pont, encourageai l'agriculture, le commerce et l'industrie, augmentai considérablement les récoltes en faisant se succéder trois étés pour un hiver, séparai l'argent du plomb dans les veines des Minuts (2), construisis d'immenses vaisseaux de granit, selon les plans parcimonieux des Saints, pour un transport plus rationnel des Ames vers Frankiz...

Mes revenus, ceux de l'Abbaye du district d'Armarkh, me donnèrent les moyens d'installer au pont un capitaine d'armes, un de mes bons serfs, parmi les plus rudes, à qui j'avais fait grâce de la vie, bien qu'il fût coupable d'un meurtre, qui avait en cette circonstance passé le licou de la servitude, et qui se rachetait par une très grande loyauté ; il eut la fonction de péager.

Après tout, était-il si nécessaire de réformer mes fidèles sujets, puisqu'ils donnaient tous les signes de la satisfaction, ne protestant jamais...

J'atteignis ainsi un âge avancé. Quand je sentis figer mon sang, j'appelai à moi tous les hivers que ma magie avait évincés. Les Hommes du Nord accoururent dans leur rafale, et brûlèrent l'Abbaye d'Armarkh. Je dus me réfugier dans le poste de pierre de mon capitaine d'armes.

Celui-ci me désigna alors l'étendue gelée de la mer, et dessus le grand mur stanné en train de s'effriter. Il me conduisit jusque devant ses ruines pour faire le constat. Il n'y a rien derrière, dit le capitaine, rien que l'immensité de la mer. Je crois que le temps de la religion est fini. Et il me trancha la gorge.

Youenn COIC

(1) *Liberté*

(2) *Condamnés à la saignée pour délits mineurs*

Y. Coic est l'auteur, aux éditions P.J. OSWALD, de « Les Ploucs » (1973), « Hebken » (1974), « Britannicon » (1975), « Le Cheval décapité » (1975), « L'abbé de Penarbed » (1976). A paraître aux éditions « Bretagne » : « Le Beller et le Tigre ».

LA BARQUE

Dans l'indifférence où j'étais, étant assis, je ne méditais pas ni ne songeais, mais j'eus bientôt conscience que mon esprit rencontrait quelque chose qui le surprenait ; je dus constater que, ce à quoi je me heurtais, n'était que le silence, émané d'on ne sait où, à la fois proche et lointain ; proche comme l'abandon, lointain comme l'injustice, mais nullement différent de celui dont s'entoure l'horloge dont les proches parages sont un gouffre et où l'oscillation du balancier est l'actuelle version d'un mythe plus ancien. Ce silence fut, s'il est possible, la seule idée qui nageait de mon cœur à mon front dans l'indifférence où je me trouvais de ne plus désirer ni

comprendre ma préférence, plutôt qu'au ciel, n'ayant pas l'âme scrutatrice, allait normalement à la mer qui jusqu'à l'horizon était déserte et au-delà aussi sans doute ; cependant le ciel s'était assombri sans que rien ne permît de savoir pourquoi et en même temps, une rafale d'un vent plus froid passa très haut ; l'ombre et la lumière se succédèrent au ras de l'eau et ce fut l'ombre finalement qui demeura.

J' imagine aujourd'hui qu'une barque venait et je me suis penché vers cette fin d'après-midi comme vers un pays imaginaire car j'étais sur le bord la regardant venir comme vient le sommeil

*N'y a-t-il qu'un seul versant
N'y a-t-il qu'une eau mêlée où l'orage se fige
Et le cri peut-il se changer en pierre*

*visage rassemblé face d'os
D'où vient ce concept épars
la mer inengendrée
Et la phrase déserte*

J'avais une étrange gaîté qui comme un vaste remuement infructueux en moi, semblait vouloir atteindre quelque chose qui peut-être ne s'y trouvait pas et m'évoquait ces jours où rien ne semble se déclarer et que décrit simplement la lumière.

Après-midi de choses déjà confuses, devenues abstraites, glissant inorganiques, comme un fin poudroiement d'étoiles, de leur fourreau ; et comme mues, mais heurtées dans l'eau profonde par des vaisseaux de pierres calmes.

Le temps les avait accomplies et les restituait, mais dans l'ovale légendaire d'un miroir, pays de paille blanche et de collines où rien n'avait plus cours qu'une lointaine ressemblance ; où même le désir d'inexister, maintenant et jamais s'était perdu dans des regards. Ailleurs insoutenables où rien ne se souvenait plus qu'une eau grise et future.

J'allais le long de la côte, ayant cette attention particulière qui certains matins vous fait voir, dans la neuve irréalité où l'on s'avance, votre propre image et qui paraît aussi contempler dans son inanité tout un versant d'abrupte solitude.

Plus bas sur la plage d'où venaient des rires, des enfants joyeux semblaient concevoir un rite effrayant ; et leurs gestes se défaisaient dans une immense vacuité où il leur plaisait de se perdre comme en eux-mêmes. Innombrables concepts d'un lieu vide que leur corps avait investi et, où, déserts, avec une indifférence feinte, ils jouaient l'au-delà de la mort, coulant nonchalamment à pic et ne désirant plus qu'être cette mémoire obscure, la conscience plénière d'un monde, dans la toute proximité chimérique et malade de la mer, qu'ils ne regardaient pas.

Une autre fois, et tard comme il était pourtant, fabuleux buissons d'appels et de rires, des voix jeunes et fraîches montaient du bord, et dont l'effervescence guérissait quelque chose d'absent qu'il me semblait peut-être voir ou toucher, comme la courbe diurne d'un hasard longuement médité dont se serait brouillé le sens dans les figures immobiles du sommeil.

Je restais là ; distrait de tout, et comme on se demande sans savoir quoi j'écoutais encore sans ne plus rien entendre, n'ayant qu'une inquiétude vague comme s'il avait fallu rentrer, se coucher et dormir, et secouer aussi le poids de l'inutilité.

Douloureux instants funambules où rien n'est dit dans la pure incompréhension d'une minute où nous incombent des années.

*Rafle d'abeilles grises
Glissant dans l'articulation d'un monde
Dune à dune désert
Hypnose de ne rien retenir
Et comme vers sa source
Ne rien sentir
Qu'un froissement second
Un champ de neige lisse*

*
* *

Me reposant encore sur la fatigue de la nuit, je marche à six heures du matin dans les rues d'une capitale étrangère. Heureuse hébétude du cerveau ; mes mains tremblent un peu ; il y a cette netteté de l'air et pourtant la fraîcheur me colle à la peau, tandis qu'un soleil rasant sur les grandes façades tristes des ministères et des musées éclaire la pierre et les vitres. Encore une heure ou deux, et dans le hall d'une grande gare où j'arrive en avance, je ne saurai plus pourquoi je suis venu. Et pourtant, l'idée me vient que je t'ai ; mais nos mains se déchirent aussi ; froissement de buisson cherchant à dire où tout se tait dans l'argile des mots.

Ville close sous les paupières de l'enfance, nous y sommes venu au monde.

Ici, dans le vieux cimetière de CONQUES, il nous arrivait de nous allonger, les bras en croix sur les tombes lisses ; la fraîcheur qui nous saisissait nous glaçait le dos et les jambes ; et nous restions ainsi quelque temps dans la toute proximité des morts et dont nous étions l'impensable image, gisants de chair, inclinés dans le calme soudain de nos membres. Nous respirions l'odeur de la terre et des champs. Le vent, en même temps qu'il agitait les branches au-dessus de nos têtes, séchait sur nos fronts des perles de sueur. Et comme du fond d'un puits nous regardions fixement le soleil ; insoutenable vision du ciel devenu noir et qui nous absorbait, toute conscience éparse.

Dans le désenchantement de midi, il me vient parfois cette surdité où je m'abstrais dans la plus profonde réalité des lieux ayant ce goût des choses immobiles et où, les visages eux-mêmes, m'apparaissent, ayant ce penchant natal vers la lumière ; fragile écorce dans la plus pure symétrie du clair et de l'obscur ; mais les bouches se taisent aussi comme sur d'autres bouches et les yeux passent dans d'autres yeux où nous touchons à d'autres destinées et où semblent germer dans le calme d'une eau, les lointains présages de nous-même.

40

A mi-côte sur la vieille route de Saint-Marcel je m'arrête. L'Abbatiale est en contre-bas ; cette étroite muette, cent fois qui nous saisit, de l'homme et de la pierre. L'édifice noyé de silence sous la voûte bleue du ciel dans l'entière douceur du plein cintre. C'est cette part en nous qui nous échoit ici, et que rien ne pourrait briser, où il convient de n'avoir qu'une seule parole, et c'est aussi la nuit de tout un geste qui monte vers la lumière dans l'architecture de l'air, tranquille et vaste où la mémoire semble se souvenir des mains de ceux qui l'ont bâtie. Bouleversante, la mort n'est pas la farce idéologique au tympan de la basilique dans la représentation du jugement dernier ; elle est pareille à nous ; le paysage s'en pénètre, et la lumière encore sur le parcours du temps, nous arrive, mais elle est chose aussi touchant les choses et nous la regardons pour elle-même. L'après-midi s'achève dans les verts sombres et l'orangé ; menaçant d'irréalité l'orage se prépare, un vent gris souffle du fond de la vallée ; un pont de brume glisse au loin.

Ce soir on s'attarde sur les seuils et on parle ; il me semble qu'on dit les mots d'un étrange dédale ; la nuit vient dans les rues désertes et nos voix montent indélébiles dans l'air où toute rumeur s'est tue ; il y a les toits et les glacis lointains d'une aube à rebours et nous penchons dans le feuillage muet de l'ombre ; regards où nous coulons aussi, suivant un temps le cours d'une tranquille phosphorescence dans l'endormissement d'une parole raréfiée.

*
* *

*Altérité
Sur champ de rouille
De la nuit conscience désaffectée
Front de friche et de ronce
Faille d'un gisement désert
Nuit de rouille et de ronce
Friche d'un gisement de rouille
De ronce et de nuit*

Paul-Henri ROUDOT

41

Kammermusik

*/le contraire est accord/de même que des
différents naît la plus belle harmonie/de
même tout vient de la lutte/*

Héraclite

*/lente mise en place/appariement des timbres à ce
corps-ci/engoncé dans son fauteuil/concert/accorder aux autres
cet instrument sourd/au long retentissement/l'éveiller/faire surgir
sur ses nerfs le vibrato primordial/jusqu'au mouvement
synesthésique accompagnant le flux cadencé/prenant en charge
sang et souffle/écoute de tout le corps/*

*/goûter la même différence entre le **Streichquintett** et
l'**Oktett** de Schubert/qu'entre un thé de Ceylan et un Chine
Impérial/le premier, fruité avec la mollesse sapide d'une retombée
simplement sensuelle/l'autre moins flatteur/la roideur solennelle
de l'encens/*

*/sentir dans sa chair/comme le signe avant-coureur d'une
douleur nerveuse/le moment où les instruments de l'orchestre
vont se dissocier comme pour jouer chacun leur partie/discords/
prémonition d'une guerre physique/*

*/peut-être aussi/le mouvement a-t-il porté vers le **corps
autre**/accoté à ce corps-ci/.../liberté d'un geste/questionnant
l'accord/.../rebuffade disharmonique/écart des corps/*

La Chasse

*Immortels/mortels/mortels/immortels/vi-
vant la mort de ceux-ci/mourant la mort
de ceux-là/*

Héraclite

*/derrière/à la trace/la meute aux abois creux/dans la
colonnade des hautes futaies/trompes étouffées d'un opéra de*

42

*caverne/mes chiens/contre moi retournés/moi/cerf à la lourde
ramure/sans harde/dressant mes racines vers le ciel/dans un
brame solitaire/faisant allégeance à la voûte feuillée/*

*/forcé à courre/pour expier le crime/planté en moi avec le cri
intermittent de la girouette-conscience/perçant jusqu'aux cellules
éclatées/sautes de l'image interdite/qui a pourtant ricoché sur la
coque parfaite de mon œil/indigne/avoir soutenu en face dans
une fraction de temps indéfinissable/incroyable/le centre
aveugle/la béance/le sexe découvert de la chasseresse au
bain/sans voile/dans sa seule fourrure enclos/pure coquille du
manque/avoir sondé la porte ouverte de la déesse/.../*

*/l'approche haletante des happements pleins de salive/des
crocs éclatants sous les babines hagardes/fuir les miens devenus
étranges/encombrer soudain comme un bateau toute toile
dehors/les bois dans les branches empêtrés/traqué/la rage du poil
arraché par les ronces/trébucher/proche la dilacération/l'hallali/se
voir déchiqueté dans le fourmillement fauve des langues, des
pattes et des dents/*

*/mais ce n'est mal finir/y trouver accomplissement/et
sens/c'est enfin moi qui meurs/exprimé tout entier dans ce
châtiment subi pour avoir vu/vrillé le vide de la suffisance
divine/mourir expliqué/parachever un sens suspendu/ou immortel
rester inexplicable/choix chthonien/de l'animal aux racines
aériennes/aux vives frondaisons/qui à la glèbe fait retour/jusqu'au
simulacre de terre crue œuvré par le centaure/soucieux de calmer
l'errance des chiens affolés par leur incestueuse curée/*

Prose du lieu

*La maîtrise dont l'oracle est à Delphes/ne
parle/ni ne cache/il fait signe/*

Héraclite

*/l'amas des roches/haras de croupes assoupies parmi les
fougères/le happement glauque de la mer/roulement fauve des
galets ressassés/et le vide s'écroulant des hauteurs dans le cri
vertigineux de la mouette plongeuse/*

*/quelle épaisseur proche et impalpable me faut-il traverser
pour rejoindre le paysage familier/si étrange/pour atteindre cette*

43

fuyante immutabilité/le recueillement des choses/leur contingen-
ce muette/paysage flageolant comme chose soule de soi/dépay-
sante familiarité?/

/et le ciel sur tout ça/au tonnerre insonore/tambour crevé/

/tentation de circonscire/de découper un espace absolu où
s'amasserait pour nous le tout du réel/enfin offert/exposé sur la
hauteur assignée du temple/

/défrichement d'un lieu commun/où l'homme joindrait enfin
les choses-mêmes/mais le temple n'est encore que le lieu de
l'intercesseur/qui fait signe vers l'impossible réalité/vers un
monde venant enfin à nous comme tel/déchiffrer/tâche
infinissable de la parole/

/et la maisonnette là-haut du douanier/avec sa porte
borgne/s'arrogant l'empire du roc verdoyant/s'impose à moi
avec la netteté d'un devoir incontournable/

Serge MEITINGER

Tunis mai 76

Pleucadeuc, octobre-décembre 76

(Extraits de La Grande Dorsale)

*Note : J'emprunte la traduction des fragments d'Héraclite à mon ami Bernard
PROUST (ALIF N° 6, 1975)*

POESIE POUR CORNEMUSE

Lament à la mer

Possède et donne dix trilles...

Brume

Brume d'ondée

Trop d'eau d'aile en

Brume

L'ouest, ouest l'eau vente

Oiseleur, signe d'eau calligraphe.

Bon long sillon des dunes

Brume d'eau

Brume d'ondée

Le vent l'aieul

Grenaille bleue long vol.

Bruine

Si longtemps, si lente

Bruine

Et plus beau d'onde

Et plus beau d'étoile

Bruine

Voile, voile

Gratté doigt d'or

Gravillon roulis lent

Trame broche d'ocre

Trame brame d'eau

Prame d'ocre et liant

L'ouest là ou lande

Trime à

L'an l'alisé.

Je vous crie rouge
et le ciel accouche
D'une nuit jumelle.

Je vous crie vert
Et les ours bleus
Déménagent le ciel.

Le temps que je frappe dans les mains
Deux ailes!
Et vous avez peut-être rêvé.

Mer métylène figée du marbre
Cadence blanche des saisons rousses.

Un homme que le travail ennoblit
Est un homme dangereux

Fête là vous même.

Moi pourpre
Dans les couleurs galvaudées du monde.
J'entre dans la fusillade des peuples
Pacifiques ; je les appelle Musique.
Long travail du temps,
Large route ou l'enracinement
Voltige dans les signes de l'air.
Les courbes de sueur s'amoncellent
Aux forêts d'arcs.
Je m'empourpre dans ton sang.
Balaphons clochettes écartant
le ciel des fréquences.
Musique
Sève ou je vais.
Tendresse musclée par dessus
L'architecture, son intelligence.
L'oie de propagation
L'oie de l'eau des lits de sources.
Ecrire mon cri
Je ne sais si c'était l'amour ou les sons,
Moi, j'étais en proie d'une envergure de plume.

J'arriverai un jour à carguer l'horizon,
Tenant dans mes doigts en poigne
Les quatre directions.

Et recracher alors
L'azur
Comme l'éclatement en fusion d'une boule de sable.
Respirer sans orgueil en devant de mes pas
Simplement
Une balle de terre dans chaque main.

Zen, Zen, mon cheval
Tu m'as sauvé
Du petit monde industriel
Encombré de gros jouets
Qui séparent ce qu'il reste
De l'amour entre les hommes.

Oh mes yacks, o mes yacks
Une femme riait
Et les ébats des loutres
Tandis que je dormais
Contre l'immense de mes rêves.

Lama laine
Mon enfant s'endort
Conscience au ponant,
Et complainte à chandelle ;
Qui luttent, qui luttent
Qui luttent, les chemins
Pour atteindre le bout.
Un carrefour ou la vie
Ne choisit plus la mort,
Ou elle s'en va.

Mes amis, mes amis
Ta force dispersée
A travers les mondes
Me réconcilie avec nous.

Transe au-delà de nous

Toi la terre et moi l'eau,
Toi la terre et moi l'eau
Amour friable, fraternel
Glaise obole
Assoiffé ma force.

Toi la terre et moi l'eau
Toi la terre et moi l'eau
Rêve
L'oiseau char
Ailes de roues rouges.

Toi la terre et moi l'eau
Toi la terre et moi l'eau
Rituel ton masque
Femme sang
Quotidien mon sourire
Cassé chez les monstres
Frappés
Des civilisations.

Toi la terre et moi l'eau
Toi la terre et moi l'eau
Toi le van sonore
Sur ton côté
Magie musique
Des violents, violents
Vermine, malte.

Melaine FAVENNEC

L'aurore déposera nos larmes...

A Nédina

Naissent les algues dans la roche des corps
mêlés à l'eau des sources
la lumière de tes visages dans les miroirs d'aube
jaillit en parfums de fleurs qui s'éveillent
colliers de pierres bleues
aux branches nues des yeux
les courbes nées d'une rencontre
au cours de la nuit se glissent
du bout des doigts
au silence de l'autre
les ombres silences de plus tard reviennent
à chaque appel
à chaque rêve
oiseau noir de loin
elles ont la forme de tes mains ouvertes
une coupe de baisers effleure le néant

Dans la lumière leurs bras
se hérissaient
étranges rivages
invisible
dans ses mains je m'aventurais
libre
sans crainte des autres
tempêtes
montagnes
des labyrinthes au hasard des rues
effrayaient les yeux

les liens évoquaient les voies
mystérieuses des désirs
désespoir
la souffrance de l'animal
rouge ardent des miroirs
une chaleur que le vent
déroule
entraîne en terres de chair
dans toutes les fibres de son être
une autre nuit
dans un champ de neige

50

Avril 76

à Nelly

Les oiseaux ivres de mon désir embrassent tes mains de pluie
là où la terre douce enfante de la nuit toi transparente
aurore
innocence onde de ma folie
tu tendre cri berces la lumière
renverse l'angoisse
de l'autre côté du corps un vent de miel se lève
longue musique eau fragile à la source de ta peau
alors je me demande qui tu es d'une blanche
à l'orée de la solitude
je devine tes yeux dans le creux des vagues
je déchire mon visage cormoran noir sur la douceur oubliée
d'un abîme au profond de ton épaule
à l'horizon tes cheveux profondent mes yeux
(mais je n'ai pas retrouvé tes doigts qui un matin comme
des arbres s'enfoncèrent dans la terre voyage de mon dos)
O sorcière de la pierre de lune
fée infinie des neiges
fille transparente
rêve éternel
amour
caresse mes blessures de sommeil cristal

janvier 77

51

A CHOUF

Aussi l'ombre de la parole dans le feu
aura formé un visage de son corps un œil
sera ressuscité une seule apparition
qui chante quand parfois la transparence
noire du vol de nuit poreuse/Terre
mêlée entre nos doigts/
Appelle
Eclaire
blanche main miroir fabuleux dans son jeu

la pluie contre
elle qui t'attend
quand même

le mouvement danse silence

(de TOI) par-dessus ce moment-là

jusqu'à l'oubli
teinte d'une eau éternisée un enfant de l'amour sur le vent
de la mer

Toujours remontent les orgues
du fond de ton iris une voix
qui obsède jusqu'au roc
un cri chair comme ciel
le temps

TU/glissais plus calme
une larme or
caresse
l'immensité
la vie mémoire

entre la lune
comme une sœur
ma seule joie
ici
un corps
et plus tard

d'étoiles renaissantes
où un jour parole
lumière aussi pure
le doute que nous sommes
brouillard de prudence

labyrinthe

éblouit

... ou...

Espaces de l'amour
Argile parle-moi
des arbres
des vents

de peur

EN VIDE TRAVERSE
grandit au secret
(flower)
une image son VI
SAGE ?

et
à la clarté dans l'harmonie du rêve
... au-dessus de sa tête apparaît

ses gestes
au matin

des jours et des nuits parallèles

l'entière perspective

à la rencontre

réelle d'un monde pulvérisé par l'esprit
un triangle au rythme qui se déroule à
l'horizon antique
/la mer
dérive
dans ses yeux

le bonheur
illusion
s'effacent

et les soleils s'effacent

de l'âge d'or
errent invisibles like a rolling-stone
parfois se lèvent au creux des vagues des mains bleues
sans limite de transparence à l'éveil des désirs

enchevêtrés

Orée de l'amour

aux dédales infinis
et tout se casse la gueule
en cascades
glacées de phantasmes

..... je te parle

Désir détourné

dans un autre espace un autre temps

on ne se trouve plus

Sept oiseaux d'alliance
au cœur de femme
Semblables amoureuses
aube de mer

nous sommes ici

Janvier 77

Jean-Michel CRENN

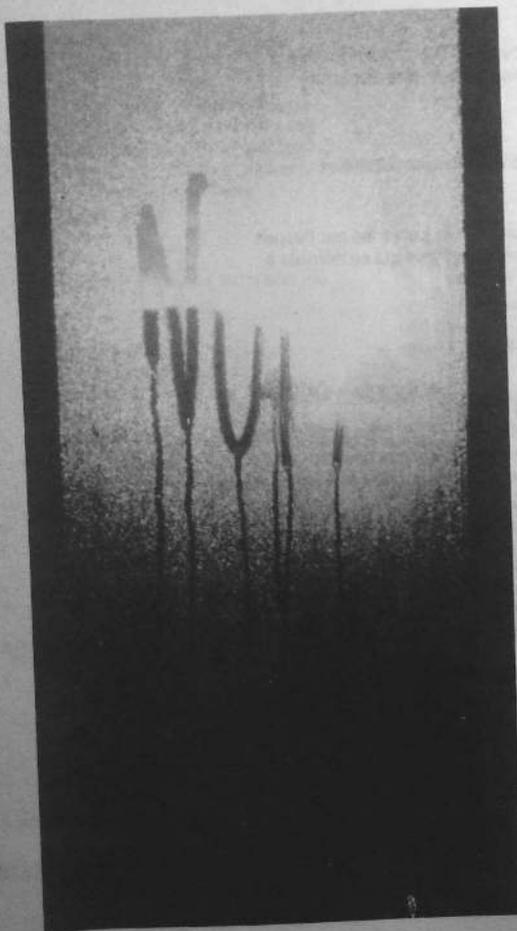


Photo P. Keryel

Cynthia Bar

*« Dans cet univers, il y a peu de Survies. Celui qui s'y meurt
fait une infinité de rencontres qui le blessent.
Pendant on n'y meurt pas.
Si l'on meurt, tout recommence. »*

Pourtant... Il y a sur certaines banquettes de skai,
Fauves, comme des courants électriques qui tendent
Les corps jusqu'à les suffoquer ; nécessité toute aussi
Physique que vouloir fuir l'effroi. Les mots se lèvent.
Des cuirs Florentins, une bouche sans limite
Qui se pourvoit en cassation. Cuisses en jeans, ballons
Plastiques, juteuses goyaves ; quelques voix pliées, très
Propres, cherchant l'accord complice.

Les mots se lèvent, dans le battement d'une solitude
Aperçue pour qui rien n'existe, (m'as-tu souri ?)
Moi aussi, hormis, je crois, la promesse de ta bouche
Ou d'une liberté plus grande encore que toutes mes
Dilatations vasculaires ; et mes corps qui se freinent,
Tendus...

Les mots jaunes se lèvent : Grands Funambules !
Dans la lumière à l'orange de ces nuits à passer,
Ma salive canine pour mordre tes ventres, et croquer
Ce morceau du Grand Noir.

Des mots se lèvent, étrangers ; pavots-mystère qui
Battent la chamade, samba triste, quand les sexes
Se noient dans un verre de vérité.
La gorge prise par tous les alcools forts, feulements,
Les yeux faits, fulgurants, des étés !
Tes cheveux bientôt sur mes lèvres, rasoirs,
Ton regard où flotte ma tête déjà...

*
* *

Dans ta voix, pour d'autres, une géographie
Connue de moi seul, se dessine des pays
Blancs : des bordels aux pansements,
Je t'attends...
Tremblements, à guetter ces lueurs rose chair ;
Urgence de ce repos, quand ?

Les mots avancent, sur le fil.

Il y avait foule, tu sais, dans les gares
Destination : espoir.
Je t'ai bien attendue, beaucoup, sans que mon cœur
Ne flanche trop tôt, juste retenu par la possible
Libération, nouvelle clarté sous la porte.
Claquer sa vie, comme une voile au plus près, mais
En attendant faire ses fonds de poche.
Les mots se lèvent et vont vers Toi.

Aurait-il suffi d'une main posée, oubliée, d'un greffier
Assis sur le bord de ce lit à défaire ?

Sur mon verre-cristal frappaient
Les reflets des corps-miroirs, rompus, éclaboussant
Toutes les directions de la chambre, seulement.
Les mots se sont bien levés pour
Toi, ont payé au comptoir puis ont
Claqué Ta porte.

*
* *

Une laine en bleu qui balance la nuit, robe ondulant du trottoir à ma vie,
longs cheveux de soie aux épaules tressées, un sourire qui balafre au
passage la tristesse accoudée justement près de moi dans ce bar qui
soupire.

Des politesses à la carte pour se confier le premier, enfin, d'un grand
pas, tu as dit : «on peut entrer ?»

56

Dedans, au bout du comptoir, on ronflait sous l'imper, la bière glissait
sur le sillon et buvait le plastique ; la gueulante propriétaire suivait de
près.
Le malheur assis, les coudes fixés dans le reflet des glaces, et la bouillie
sombre des paroles ! Comme d'autres j'ai laissé à demi des amours.

*

Epitaphe

Cher et regretté ami,

Si, d'aventure vos pas vous conduisaient dans ce quartier de
l'ancienne léproserie, votre amère promenade vous porterait-elle
jusqu'à reconnaître cet asile qui cache en son sein l'un des êtres les
plus fantomatiques que ce monde ait porté ? Sans prétendre à de
plus ou moins vaines justifications, pommade schizophrénique
pour papier-machine, je me permettrai de contresigner ces défaites
du semblant qui laissent dans la bouche un doute. Notre aventure
fut et reste une longue suite d'infortunes et de disconvenues.

Sur des constatations aussi prosaïques, il est et serait
inconvenant de revenir...

Serait-il possible de s'en tenir là ?

Patrick KERYEL

57

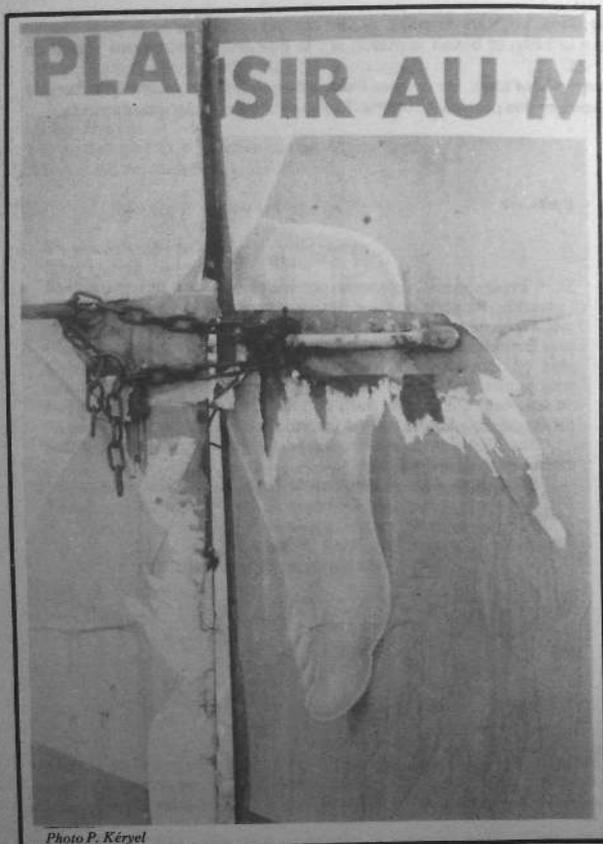


Photo P. Kéryel

Away from desire

farfadets sous la marquise bleue morte de la pluie
 mes roses s'ouvrent en toute clandestinité
 puis-je dire que je désire à défaut de leurs linges l'amour fer rouge
 des têtes lumineuses clignotent dans les drapeaux multicolores des marchés
 dans les imaginoirs des cafés sous l'eau qui les mange
 change la nuance de leurs draperies
 beaux jeunes gens cheveux emmêlés de fumées plumes chapeaux et armes
 se battent au-dessus de leurs verres pour récupérer cette magie
 terrestre et unique des autres
 au détour de la rue mes jolis espoirs guériraient de leur langueur définitive
 et ton corps jamais avec en ses creux la jeune herbe luxueuse et électrique de ce pays
 l'eau avec son apparente insignifiance soufflant les dentelles froissées des fleurs
 elles nous guettent comme de jolis animaux aux seins doucement troués
 baisé et nourri de coquelicots je pourrai oublier la vie réelle
 continuer — pour ces rares analgésiques à têtes de grappes de lilas
 ils nous ont versé de sales habitudes dans la poitrine
 notre chair fond maintenant. un petit bout de plaisir me prend mes armes
 je ne suis pas de cette précieuse frange de ceux qui existent
 mais je suis résolu à me cramer la gueule à fond la caisse.

*
*

dans ces futaies de bars nous traînons les velours madras de ce
 dauphin noué de brisures et d'heures dorées qui était fait pour
 régner sur ses plaisirs aux terrasses du siècle tirant sur des femmes
 de maryland. cependant l'ennui vient derrière moi voiler les bières
 de la solitude au fond du pré c'est une belle femme (jamaique, toi
 enfin !)

*
*

certains parlent de patience mais l'air des jours vides me fait une
 charpente de sang affolé brûlant et aucun ne me laisse libre du
 bouillonnement général dont une constitution rêveuse m'empêche
 de croire à l'apparente indigence.

COMMENT PEUT-ON NE PAS PARLER BRETON

N'ayant pas lu *«Le Cheval d'Orgueil»*, je ne sais ce qu'il faut penser du cocktail Molotov que Xavier Grall a balancé à travers la gloire de Pierre-Jakez Hélias, l'illustre écrivain bigouden, et ne le sachant pas, je n'ai pas cru devoir accorder plus d'intérêt au projectile qu'à la cible.

Je n'ai pas lu *«Le Cheval d'Orgueil»* parce que le matraquage auquel se sont livrées la radio et la télévision, lors de la sortie en librairie du bouquin, m'a indisposé jusqu'au haut le cœur. Ce que l'on peut, à la rigueur, pardonner à ceux qui veulent placer un tube de Sheila ou le dernier film des Charlots, on ne l'accepte pas quand il s'agit de l'œuvre littéraire. Je dis l'œuvre littéraire, donc le livre d'Hélias, pas l'*Almanach Vermot*, par exemple.

Je n'ai pas lu *«Le Cheval d'Orgueil»* et ne sais toujours pas si j'ai eu tort ou raison. Ce qu'il y a de sûr, ce n'est pas le numéro d'*«Apostrophes»*, que Bernard Pivot a consacré, sur Antenne 2, au différénd Hélias-Grall, qui m'a incité à combler cette lacune pas plus qu'à me précipiter sur le pamphlet du dernier nommé.

J'ai écouté, la plupart du temps avec ennui, parfois avec agacement, les propos qui s'échangeaient entre les deux principaux antagonistes et les comparses. J'éprouvais le sentiment, d'autre part, que l'animateur de l'émission s'était engagé sans biscuits sur un terrain dont il ne connaissait à peu près rien et aussi que Grall et Hélias vidaient leur querelle avec des gants, restant prudemment sur la réserve, ne disant pas la moitié de ce que le téléspectateur attendait. Enfin, ce qui était encore plus affligeant, Le Quintrec et Le Berre paraissaient s'accommoder de n'être là que pour boucher les trous, pour donner à *«Apostrophes»* ses dimensions hebdomadaires. Quant au brave Youenn Gwernig, on pouvait s'interroger sur les raisons qui l'avaient poussé à embarquer sur cette fichue galère, navigant à l'estime, dans une brume douteuse, très au large des véritables problèmes bretons.

Il n'y aurait rien eu à retenir de ce banal morceau de télévision, si soudain Hélias, mi-méprisant, mi-apitoyé, ne s'était laissé aller à remarquer que Grall ne connaît pas la langue bretonne, ce qui, en somme, le disqualifie en tant que fils d'Armorique garanti pur jus. Sur le coup, j'ai cru que l'homme blessé allait se cabrer sous l'outrage et répliquer à l'injure qui lui était faite par une attaque vigoureusement indignée contre la trahison des clercs bretonnants, qui ont beau jeu de faire grief au pauvre monde d'une ignorance contre laquelle ils n'ont que trop mollement lutté. Car enfin, le joli mouvement du menton de P.J.H. proclamant que, pendant trente ans, il a défendu, à bout de micro, la Bretagne et le breton, ne repose, me semble-t-il, sur aucune réalité solide. Qu'a-t-il vraiment défendu, en effet, le professeur Hélias : le breton ou un bon petit fromage dans l'audio-visuel ? Sans me ranger dans le camp de Xavier Grall, j'incline à penser que c'est le fromage mais tant mieux si je me trompe. Si l'on m'en apporte la preuve, j'admettrai de bon cœur qu'Hélias est un pur Croisé, un preux sans peur et sans reproche, Don Quichotte camouflé en Sancho Pança et le Cheval d'Orgueil un frère généreux de Rossinante !

Grall ayant objecté que la vie ne lui avait pas laissé le temps d'apprendre une langue qui, en bonne justice, au fait, aurait dû lui être apportée au berceau, quelqu'un — Le Berre peut-être — lui signala que le breton, on peut l'apprendre si on le souhaite, si l'on veut bien s'en donner le temps. Mais encore faut-il le trouver, ce temps, ô intellectuel intègre...

Beaucoup de ceux qui, comme Grall, ont été amputés de leur langue maternelle, dès la naissance, pourraient porter témoignage qu'il n'est pas facile, quand trop de soucis quodidiens vous guettent et vous absorbent, de guérir de cette infirmité ! Et puis, apprendre quoi, quel breton synthétique et sophistiqué, fabriqué en quel laboratoire ? Pour les amputés en cause, ce docte langage ne pourrait être qu'une prothèse verbale, impropre à remplacer vraiment le parler dru et charnel qui aurait dû être leur bien, dès l'aube de la vie, et qu'on leur a stupidement refusé.

Et refusé pourquoi, il faut bien le dire aussi. Je suis d'un pays où l'on se souvient encore de l'aventurier Yann Sohier, qui avait pris bravement le risque de nager à contre-courant de l'Histoire et d'apprendre les choses aux moutards qui lui avaient été confiés, dans leur vraie langue. Cela lui valut quelques ennuis, comme de juste, mais cinquante ans après cette courageuse incartade, on sait que l'instituteur Sohier a eu raison. Quant à ses braves collègues, confits en jacobinisme et convaincus que la République Une et Indivisible n'a pas besoin de Basques, d'Alsaciens, de Bretons,

parlant leurs langues respectives, mais seulement de Français, coulés dans un moule unique et s'exprimant dans le clair parler de Voltaire et dans nul autre, on peut se demander si le remords n'est pas venu les chatouiller, lorsque, devenus vieux, ils se sont enfin rendu compte de leurs erreurs passées !

Les instituteurs, il faut le dire, n'étaient pas les seuls responsables et le clergé, de son côté, devait assumer sa part de péché, même si un certain nombre de prêtres réfractaires, tenant au respect des traditions et de la langue de leurs ancêtres, faisaient de louables efforts pour que l'héritage ne fût point aboli.

Et les familles que faisaient-elles, je ne dis pas celles de la campagne, mais celles des villes, petites et grandes ? Eh bien, les familles citadines, de droite et de gauche, sauf honorables exceptions, faisaient en sorte que leurs fils et leurs filles ne s'embarrassent pas d'une langue désuète qui, dans leur esprit, n'avait plus la moindre utilité pratique. Il convenait donc, quand on se voulait « moderne », de l'ignorer.

Certes, parents et grands-parents l'employaient encore entre eux, cédant à la facilité ou bien pour échanger des confidences qui ne devaient pas tomber dans les oreilles de leurs lardons entièrement francisés. C'était bien de la naïveté de leur part, pourtant, car les gosses bien que ne conversant pas en breton, l'entendaient assez bien. Pour ces innocents, il faut bien, au surplus, préciser que ne pas parler breton était plutôt un signe de supériorité. Ils avaient si bien été préparés à leur disgrâce qu'ils se payaient sans vergogne la tête des ploucs de la campagne environnante utilisant encore très couramment la langue des vieux.

En s'arrogeant le droit de nous interdire l'usage du breton, nos pères et nos grands-pères ont indiscutablement commis une faute grave. Mais leur en vouloir, malgré le tort qu'ils nous ont causé, serait injuste. Les vrais, les seuls coupables, ce sont ceux qui leur ont mis en tête que cette langue était désuète, périmée, sans intérêt. Ces coupables étaient, en gros, tous les hommes politiques, qui se voulaient « progressistes » et les amis des lumières, qui, aveuglés par ce qu'ils prenaient pour l'évidence, s'enfonçaient profondément le doigt dans l'œil.

C'est dans l'exil, auquel les dures nécessités de l'existence les ont contraints, que, curieusement, beaucoup de Bretons se sont avisés qu'on les avait frustrés, en les privant de leur langue d'origine. Je sais, pour ma part, que c'est au cours des coups de gueule que j'ai échangés avec des indigents d'au-delà de la Mayenne, à propos de Bécassine, des chapeaux ronds, des épilchures pour les Bretons et autres fariboles chères à Dupont-la-Joie que la vérité m'apparut enfin : on m'avait volé une

partie de moi-même et cette langue, qui ne m'aurait été d'aucune utilité pour remettre à leur place les pauvres types qui insultaient mon pays, en le plaisantant lourdement, cette langue bretonne, que l'on m'avait refusée me manquait énormément, maintenant.

Alors c'est vrai, messieurs Hélias, Le Berre et autres, que j'aurais pu l'apprendre, ce breton, en me farcisant des cours du soir, comme d'autres apprennent le solfège ou le dessin. Trop tard. Mais encore aurait-il fallu que je mette la main sur ces cours du soir et, les ayant trouvés, qu'après huit heures de boulot et trois heures de métro et de bouffe, il me reste suffisamment de force et de courage pour les affronter. J'avoue, que le soir venu, je cédais, sans honte, à mon désir de parfaire ma culture cinématographique — ce qui, après quarante ans, ne me laisse aucun remords —, ou au plaisir d'aller causer du pays avec des boniches trégorroises ou cornouaillaises aussi jeunes, exilées et désemparées que moi-même.

Tout cela explique, à mon avis, que des gars de l'espèce de Xavier Grall méritent, sur ce point précis, plus d'amitié que de dédain, et, si j'avais été invité à « *Apostrophes* » — mais pourquoi, grands dieux, m'y aurait-on convié ? — il aurait fait beau voir que monsieur Hélias me reproche de ne pas parler breton. Je lui aurais fait comprendre, sans doute un peu plus vertement que Grall, que mon infortune découle de la légèreté des éminents professeurs de son espèce. Car enfin, cette langue bretonne, que deviendra-t-elle, malgré les vaillants efforts de la base pour la sauver, si l'élite — j'écris ce mot sans ironie — se limite à faire la course au best-seller (en français, pour ce qui est du texte) ?

Georges BEAUVIR

POINTS DE (RE)VUE

A Kristian Keginer

Venant de prendre connaissance de votre article : «*La prochaine scission dans la littérature bretonne francophone*», je vous livre les quelques remarques suivantes :

La question essentielle est bien celle que vous soulevez ; à savoir la position de l'écrivain breton de langue française. Et partant de là, une autre question se profile... doublement, c'est-à-dire entretenant deux types de rapport.

Le premier, avec ce que vous appelez «*une communauté historique de destin*».

Le second, avec un matériau langagier : le français.

Notons au passage que l'intérêt d'une revue comme **Bretagnes** c'est peut-être d'inciter les écrivains et les autres (encore qu'il faille se méfier d'une telle dichotomie) à conduire une réflexion dans cette perspective. Entrer dans ce double rapport, c'est y entrer avec des déterminations politiques. Reconnaissance d'une histoire du peuple breton en regard de la montée d'une bourgeoisie française sécrétant à sa périphérie des bourgeoisies locales. Aujourd'hui, reconnaissance d'un système «colonial» organisé par les «monopoles» de l'impérialisme mondial.

Ceci, et rapidement, pour le niveau proprement politique.

Quant à celui de la création littéraire, disposant d'une autonomie relative, le problème se complique en fonction de cette notion même. La pratique ici, à mon sens, ne présente pas, d'un point de vue breton, un ordre spécifique. En effet, vous dites : «*Mais c'est précisément à la lutte contre cette puissance totale de la langue (française) que tient la véritable création (bretonne)*».

Le travail de l'écriture, sa particularité, réside là. Le reste n'étant que... littérateurs. Mais en quoi, ou comment, cela peut manifester une création bretonne ?

F. PONGE note «*C'est par dégoût de ce langage que j'en suis venu à écrire*».

Et BLANCHOT «*L'écriture est appelée à défaire le discours...*».

Si tous deux (avec d'autres) participent à la véritable création, ils ne relèvent pas, évidemment, de la bretonnité.

Vos parenthèses semblent d'ailleurs l'indiquer. Demeure, néanmoins, une difficulté foncière.

Si la littérature bretonne francophone intègre ce second niveau (et c'est sa condition même d'existence, sa seule possibilité pour tracer une ligne de démarcation avec — nous sommes d'accord là-dessus — d'un côté tous les jdanovismes et de l'autre les pleurnicheries et les idéalismes de tout crin) elle fait cause commune avec un mouvement littéraire général dans lequel, sans pour autant s'y dissoudre, elle ne soulignera pas, en ce point du «*parler contre les paroles*» sa spécificité.

D'où la contradiction à résoudre ou... à maintenir. Certains ont abandonné le second bout de la chaîne, se bornant à «*exprimer poétiquement*» une révolte face à l'état de choses en place. Mouvement facilement récupérable puisqu'il évite, précisément, de passer par le détour de la création.

Donc demeure la contradiction. Possibilité, peut-être de la dépasser en articulant le niveau littéraire au niveau politique tels qu'ils ont été succinctement définis plus haut. Là également : risque de plaquage d'une réalité politique sur une problématique d'écriture.

Autre possibilité qui me semble la plus intéressante : celle de la lecture **critique** de l'imaginaire collectif au travers d'une démarche singulière d'écriture. Ceci aurait l'avantage de confronter dans une même pratique, les niveaux politiques, langagiers et mythiques. Néanmoins en quels termes établir leurs liaisons, à partir de quoi fonder une unité qui soit autre que factice ou formelle ?

J'en arrive donc, à laisser ouverte la contradiction. Sans doute sera-ce au «*faire littéraire*» d'y répondre et... d'avancer, aiguillonné, précisément par celle-ci, qui en définitive ne vous semble pas étrangère si j'en crois «*Et nous nous reconnaitrons (...) à ce vers quoi nous tendons (...). Ainsi est bretonne la littérature qui devient bretonne*».

C'est d'ailleurs un peu comme cela que j'entendais ma réponse au questionnaire de **Bretagnes**.

Michel DUGUE

REPONSE EN FORME DE QUESTION

Votre critique est très perspicace et pertinente. Mais je crois que vous avez oublié une phrase, l'une des dernières, de mon article : «Et ce n'est pas d'une nouvelle «identité» bretonne qu'elle (la littérature bretonne francophone) se prévaut, mais de cette rupture même qu'elle engage dans l'ancienne «identité» : c'est la scission qui est le facteur d'identification». (Bretagnes, N° 6, p. 21). Je veux dire par là qu'il n'appartient pas aux écrivains bretons d'élaborer une nouvelle «bretonnité» littéraire, qui ne serait qu'une forme de plus de l'idéologie bretonne traditionnelle, mais de poser les conditions d'une critique — d'une «rupture» — de la «bretonnité» littéraire, c'est-à-dire, en fin de compte, de la «littérature bretonne», rupture par elle-même identificatrice (il vaut sans doute mieux parler d'identification plutôt que d'«identité»).

Vous parlez vous-mêmes de «lecture critique de l'imaginaire collectif» : cet «imaginaire collectif», cette mythologie — ou plutôt ce corpus mythique — c'est bien sûr le fondement de l'idéologie bretonne considérée globalement (celtisme, nationalisme, régionalisme, exotisme, architecture, paysages, musique, chants, légendes, histoire, poésie, etc). Je crois que nous sommes d'accord : le rôle de la littérature en Bretagne, aujourd'hui, est de fonder une critique poétique de l'idéologie bretonne, ce qui ne signifie pas, bien au contraire, que l'on s'exclue de celle-ci. En fait, n'est-ce pas là une critique de la poésie par elle-même ?

K.K.

MON JOLI SCOOTER

C'est en 1973 je crois que le «*Soporific string bands*» obtint un billet d'entrée à la radio française — en l'occurrence au «*Pop-Club*» — pour jouer une musique d'inspiration celtique, certes, mais véhiculant des échos nouveaux, jamais perçus encore dans le monde de l'Emsav musical des années 70. Ce fut là d'ailleurs la première et unique occasion qu'eurent les membres du «*Soporific string bands*», devenu «*Gwendal*» par la suite, nous en reparlerons, pour être diffusés sur les ondes, tant il faut hanter les couloirs bien longtemps avant de prétendre s'exprimer, même dans des émissions d'apparence bon enfant (Marche ou Rêve).

La pochette du premier disque de «*Gwendal*» figurant un petit poucet «*talabader*» enjambant monts et vaux en traduit bien le contenu musical : une immense pinte de fraîcheur, due à l'alliance de thèmes gais, simples, naïfs même («*me meus bet plijadur...*») du folk breton et irlandais à de vastes envolées jazz à la traversière (ainsi, les impros de Youenn Le Berre tenant lieu de diskann dans l'an-dro également joué par Stivell) dont le clou est sans doute le «*planxty birke*» parachevé d'un éclatant solo de bombarde donnant à un instrument trop souvent confiné en des voies uniformes, une dimension tout autre.

«*A vos désirs*», troisième disque de «*Gwendal*» est sorti récemment, et la composition d'Enki Bilal qu'illustre (un des meilleurs dessinateurs de SF actuels, et par ailleurs co-auteur du «*Vaisseau de pierre*», mettant en scène un port breton sous la griffe de promoteurs parisiens — cf. *Bretagnes*, N°3, p. 42), en traduit également l'inspiration. Ce monstre difforme maniant de sa demi-douzaine de bras flûte, mandoline, guitare et violon, tandis que sur un fond ténébreux se profilent, fantomatiques, les silhouettes de «*mammou-goz*» voutées, voilées par le brouillard qui se reflète des menhirs (cliché ?... ou clin d'œil), respire certes moins l'envol vivifiant du petit poucet, ou la décontraction farfelue des musiciens «*croqués*» par Brétécher (2^e disque), mais évoque néanmoins les assauts hallucinants d'une musique qui — sur la 2^e face notamment — se fait plus éprouvante, plus crue, plus intérieure.

«*Mon joli scooter*» lie des compositions franchement *free* où le saxo saxo de Y. Le Berre grince de longs phrasés sensuels qui explosent en apocalypse pour déboucher sur des thèmes d'une tendresse infinie (*Welches Tanz Wascha Mesa*), d'un apaisement souverain, véritables invitations à l'envol après confrontation épuisante de tous les sens. Cela rappelle Mingus, Archie Shepp.

Au fil des trois disques l'évolution est nette : à la fraîcheur spontanée du premier, répond l'atmosphère d'«*A vos désirs*», peut-être moins saine au premier abord parce que plus pénétrante, plus viscérale, le second disque réalisant une synthèse des pôles extrêmes de l'inspiration de Gwendal : vitalité identique, mais créations personnelles alliant l'humour (*Dare Degrés*) au tragique (*le coucou migrateur*), et toujours ce dialogue détonant entre le violon de Bruno Barré et Y. Le Berre, esquissant plus cette fois les traits amenant un état de transe propre au jazz (Benoit) tels qu'«*A vos désirs*» les donnera plus affinés.

Un passé décisif dans l'inspiration du folk celtique aurait pu amener une certaine popularité à Gwendal en Bretagne, or, qu'en est-il ? Gwendal est apprécié à peu près partout sauf en Bretagne, les critiques formulées à son égard atteignant parfois la bêtise la plus déconcertante... Toujours est-il que ses membres appréhendent de jouer ici, face à la froideur hostile du public, à son incompréhension, ou, combien pire, à son indifférence routinière.

D'aucuns les tiennent pour des vandales du traditionnel irlandais, dont ils ne respectent ni l'esprit ni le style. Il est vrai que le «*Butterfly*» du Bothy Band et celui de Gwendal sont différents : Gwendal est plus rapide, quitte aisément le thème par des «fuites» successives de Y. Le Berre et Bruno Barré, mais aussi de la guitare électrique très «cool» de Ricky Carst -initiatives trop discrètes peut-être-, son interprétation suggère d'autres images également. La mélodie douce et sereine du Bothy Band dépeint une Irlande pluvieuse et vallonnée, la joie des soirs de fête et de rencontre, la saine franchise d'une musique en filigrane de laquelle on perçoit néanmoins une tristesse latente, celle d'un pays qui meurt d'être trop déchiré, d'avoir vécu trop d'exactions, Gwendal n'efface pas cela, mais son sens particulier du rythme est porteur tant dans les compositions personnelles que dans les traditionnels «jazzifiés», d'un tonique extraordinaire, d'un enthousiasme dont on a que trop besoin, il donne envie que se dispersent tous les atomes du corps pour pénétrer les autres d'une vitalité neuve, qui n'aveugle nullement car elle n'est autre que le désir lancinant de communiquer.

«Pourquoi ne font-ils pas uniquement du jazz ?», dit-on parfois. J'ai entendu récemment un trompettiste jazz extrapoler à

partir d'une jig de son invention. Pourquoi la démarche inverse à celle-ci, qui ne lui est d'ailleurs pas complète tant elles se complètent, serait-elle impossible ? Elle témoigne d'une ouverture d'esprit, d'une recherche d'horizons nouveaux qui n'a d'égale que la diversité même du sentiment breton. Vouloir réduire Gwendal à une bonne formation de jazz serait détruire un message qui lie deux musiques, deux visions du monde, et ouvre les yeux de l'auditeur à des aspects neufs d'une culture, d'un langage, d'une expression trop souvent patinés par l'habitude.

«Ce n'est pas naturel, cette musique»... Au contraire ! Rien de moins affecté que d'exprimer sa dualité par deux moyens d'expression qui se confondent : exalter ses racines celtiques, s'extérioriser en se redécouvrant, mais en plongeant également au cœur de racines plus générales peut-être, celles du jazz et du blues. Ainsi des thèmes s'entrelacent : sérénité d'une recherche de son identité et agressivité d'un extérieur hostile : la ville, le show-bizz ; exorcisme des fantasmes d'un monde de compromissions, dont le jazz est l'exutoire douloureux et rage de re-vivre en retrouvant un visage authentique, dans un effort constant de remise en question... Le désespoir, à force d'intensité, n'est autre qu'un des visages de l'espoir le plus fou.

Comble de l'ineptie enfin : «Et d'abord, qui c'est, ceux-là ? Il n'y a aucun Breton là-dedans...». Xénophobie hautaine et méprisante à l'égard d'exilés. Youenn Le Berre, fils de l'éminent celtisant Alan Ar Berr, parle très bien breton, la famille de Bruno Barré est d'origine quimpéroise -par ailleurs on ne compte plus les airs irlandais joués par les groupes bretons depuis Stivell (cf. *Bretagnes*, N° 2, p. 58). Mais les musiciens de Gwendal eussent-ils été chacun de nationalité bélochistanaise que cela n'est rien changé : ils seraient demeurés à mon sens bien plus bretons que ce «*Koroller Montroulez*», lors du concert de Morlaix, qui, à l'instar de ses collègues, drapé dans une dignité de traditionnaliste offensé, meubla la première partie de ma soirée de force soupirs, ricanements, et haussements d'épaules... Qui est Breton, qui ne l'est pas ? Ceux qui s'enferment dans un cadre étriqué de folklorisme de carte postale, refusant le dialogue avec d'autres formes d'expressions, ou ceux-là mêmes qui luttent pour reconnaître une identité qui n'est pas si facile à définir ; ceux qui dansent chaque dimanche et roulent de gros yeux étonnés quand on espère candidement pouvoir leur parler en breton -anachronisme ! -ou ceux prisonniers d'une marque qui font l'expérience d'une vie marquée par l'idéal de rentabilité : ainsi Pathé -maison de Job Larigou- contraignit le «*Soporific String Band*» à se parer d'un nom breton à une époque où la «*Suite sud-armoricaine*» était un des piliers des hit-parades hexagonaux.

L'idéal pourtant serait que cercles et bagadou -dont le mérite est grand de préserver danses et costumes avec la rigueur nécessaire- et formes d'expression en tous genres, des frères Morvan à Gwendal, cohabitent pour une aspiration à l'union à travers la multiplicité d'une expression qui explose d'avoir été trop baflonnée, mais devra-t-on constater que le refus du dialogue, autrement dit l'intolérance, se situe dans le camp de ceux qui placent leur raison d'être (breton ?) dans la reproduction équivoque et trop souvent figée d'une culture à sens unique. Il y aurait donc un état d'esprit réactionnaire à contre-courant de tout effort bousculant les normes admises, état d'esprit toujours révélateur de notre diversité sans doute, et par là-même intéressant, mais à combattre car prenant trop souvent l'allure de représentant unique et officiel de notre expression, plus particulièrement en période estivale (Fêtes de Cornouailles, Filets Bleus...) donnant ainsi de nous à l'extérieur une image sclérosée, on en revient à la litanie «cheval d'orgueil - cheval couché»...

Gwendal apporte ce souffle nécessaire à une remise en question, à la prise de conscience de notre universalité, participe sans cesse de cet affrontement intérieur/extérieur ; éclatement des racines d'une culture dans des chemins différents —c'est le petit poucet talabarder porté par le «diskan» de l'«an-dro»— allié à un retour sur soi foetal vers les terrains plus sombres de l'inconscient collectif —et c'est ici le rôle du jazz, plus oppressant, exutoire de toute façon. «Soporific String Bands», nom par surcroît plein d'humour, et le mérite est grand de ne pas trop se prendre au sérieux— s'accordait peut-être mieux que «Gwendals» à la musique jouée par B. Barré, Y. Le Berre et leurs amis, mais l'ardeur qu'ils communiquent continuera longtemps, on l'espère, d'aviver les domaines de notre expression et de déranger les parisiens de tout poil plus souvent fossoyeurs que défricheurs.

Pascal RANNOU

NOTES DE LECTURE

«SEIN, L'ILE DES CORMORANS BLEUS», René PICHAVANT, Editions France-Empire, 1977

Les Cormorans bleus sont les pêcheurs Sénans qui, entre deux marées, se rassemblent frileusement pour deviser sur le quai des Paimpolais ou des Français Libres. Ce livre chaleureux, écrit par un homme qui connaît Sein sur le bout du cœur, raconte la vie d'une Communauté humaine où les jours tissent leur trame de joies et peines ordinaires quand les feux d'une Histoire et d'une actualité hasardeuses ne dorent pas de pacotille l'héroïsme de sa condition habituelle.

Beaucoup se sont mordus la casquette de n'y avoir pas pensé. C'est pourquoi y défilent vainement les orphelins du gaullisme. Voilà pourquoi Maurice Clavel dut quitter l'île sur la pointe des pieds. Les Sénans n'ont pas digéré les six kilos de langoustes qu'il leur doit.

«LES 180 JOURS DE MITTERAND», Philippe de COMMINES, Editions Belfond, 1977, 39 F

La politique-fiction connaît son heure de gloire à l'approche de l'échéance électorale de 1978. Les ménages du sérail fantasment tous azimuts : «Les 100 jours de Mitterand» de Fabre-Luce, «La dangereuse illusion» de Catherine Clessis, l'un et l'autre d'inspiration douteuse, ont succédé à ce «180 jours» plus crédible. Apparemment objectif bien combiné et nourri d'informations de première main, ce récit collectif de l'éphémère semestre du règne de Mitterand, Premier Ministre de Giscard, se lit comme un roman. Prions qu'il ne se transforme pas en une page d'Histoire. 19 mars 1978 : l'Union de la Gauche totalise 54,91 % des suffrages exprimés. 18 juin : Bigeard qui

a pris le maquis (corse) lance un appel à la Résistance. 22 septembre : Marchais et les ministres communistes démissionnent. C'est l'engrenage...

Entrepris de démolition ou mise en garde, ce scénario annonce-t-il le pire et l'inévitable ? Ce sera selon, mais personne ne sera innocent.

«LE MASCARET», Jean-François COAT MEUR, Denoël 1977,

Quand un auteur de thriller est aussi un bon écrivain, cela donne un beau livre. Et, «Le mascaret» est un très beau livre qui ne vous lâche pas.

Le Dr Ramirez, un ancien réfugié espagnol établi au Pays Basque français, près de la frontière, est connu comme un opposant farouche au Régime franquiste. Il vient d'écrire «Les Derniers Hilotes» qui est devenu un best-seller, une espèce de «Cheval d'Orgueil», l'histoire de siens mais dans la guerre civile, le bannissement et l'exil.

De là naît le roman de J.F. Coatmeur qui nous entraîne dans une opération de l'E.T.A. Puis...

Des situations vraisemblables, des personnages vivants au cœur d'une histoire haletante conduite dans une langue riche et limpide.

Un livre à lire à tout prix qui confirme ce professeur brestois parmi les 2 ou 3 grands romanciers bretons d'aujourd'hui.

Du même auteur, toujours chez Denoël («Les Sirènes de minuit», «Nocturne pour mourir», «Aïléas», «Baby-foot», «J'ai tué une ombre», «La voix dans Ramon», «Le squalo» ; à la librairie des Champs-Élysées (collection Le Masque), «Chantage sur une ombre».

«LUNATICS», Robert MAGUIRE, Editions Flammarion, Collection «Poésies», 18,80 F

Miroir sans tain, les molles dorures de la nuit le disent ; il n'y a plus ni visage ni fin. A travers tout la transparence multiplie la mort. L'inintelligible n'est que le lien vivant qui mène n'importe où, aussi n'y a-t-il plus de lieu, les mots manquent aspirant le vide où saignent toutes choses.

«LA NOSTALGIE N'EST PLUS CE QU'ELLE ETAIT», Simone SIGNOT, Le Seuil, 1977.

Ce livre, dicté ou écrit, qu'importe, ne méritait ni l'infamie, ni l'excès d'honneur qui l'ont précédé. Cette histoire honnête et vivante d'une femme que la lucidité n'empêche pas de vivre ni la célébrité de dire ce qu'elle pense, apporte aussi un éclairage politique et historique intéressant sur de nombreux événements de ces quarante dernières années. Simone avoue qu'elle a vécu et n'épargne personne, ni elle, ni les autres. Certains ont dû la sentir passer (Cf. Aragon).

«RUE TRAVERSIERE», Yves BONNEFOY, Editions Mercure de France 1975, 65 F

«Rue Traversière» est un recueil de récits en prose, mais qui, malheureusement, n'a pas la densité d'un livre comme «L'arrière-pays» (Skira 1972). Néanmoins ce sont les mêmes thèmes majeurs qui réapparaissent ici comme inlassablement. Y a-t-il une réalité du lieu ou bien de l'Orient à l'Occident n'y a-t-il qu'un même paysage rocailleux que baigne la lumière d'un grand soleil déclinant. Ces feux que l'on voit allumés dans les jardins à la nuit tombée ont tels crépitements qui dédient tout et l'on a peur de s'être à jamais perdu dans le leur d'une rue qui peut-être n'existera jamais.

«APOLOGIE DES SENS», John Cowper POWYS, Editions Jean-Jacques Pauvert et Livre de Poche (1977).

En nous, la nuit de l'ichtyosaure roule son fleuve de galets. Il bouge au fond du puits conscient. Plus obscur même que nous qui en lui perdons pied nous nageons dans ses eaux plus larges et nous n'avons formes qu'au bord ; traversée longue de l'origine vers le champ clos du monde, fiction de l'être, néant de toute trajectoire, nous battons de l'aile, pauvres emplumés que nous sommes.

«LA PEAU ET LES MOTS», Bernard NOEL, Editions Flammarion, Collection «Poésie».

Encore le regard dans la matière grise de la pensée. En soi-même ce reflet de soi que rien n'irise, conscience sans lumière. Réseau des nerfs et des tendons où s'articule la chair de la naissance et de la mort. Texture la plus sombre. L'avènement de quoi ferait préférer telle ordonnance plutôt qu'une autre. Tomber en soi. Labyrinthe étroit où l'espace se creuse d'un monde que chercheraient les mots.

«SIDDARTA», Victor SEGALEN, Rougerie Editeur (11, rue des Sapeurs, Limoges), 1977, 25 F.

Un poème polyphonique écrit à l'issue d'un séjour à Ceylan en 1904. Cette vision toute personnelle du Bouddhisme est un retour aux sources mythiques de la naissance du monde.

«DANS LE LEURRE DU SEUIL», Yves BONNEFOY, Editions Mercure de France, 1971, 53 F

Monde aux plus larges mailles où les mots presque ont cessé de dire. L'envers du texte à contre-sens décrit le poème qui ne veut ni ne peut finir dans son inexistence même. Demeure la flaque brève où se défait l'éte des choses comme un inextricable amour.

«LE SEPARISIANISME», de Claude CHAMPAUD, Armor-Edition, 1977 28 F

Un jeu de mots ayant fait fureur chez les technocrates régionalistes donne son titre à ce mince ouvrage du président du Comité Economique de Bretagne et porte-parole d'un CELIB qui n'en finit pas de renaitre. 13 pages expéditives de solutions botteuses débouchent péniblement sur le constat d'une crise de Société. Et voilà pourquoi votre France est malade !

«ALEXIS GOURVENNEC, Paysan-Directeur-Général», de Alain BAUDOIN et Louis-Roger DAUTRIAT, Fayard, 1977

Un ouvrage intéressant au bestiaire des Bretons —qui-sont-partis-de-rien. Dommage que ses auteurs n'aient pas fouaillé un peu ce joueur de poker ! Un peu d'acide n'aurait pas nui au portrait pastel. On complètera utilement le tableau par la lecture de «Les paysans contre la politique» (Suzanne Berger, éditions du Seuil, 1975) qui reste le document indispensable à la compréhension du capitalisme agricole breton en décrivant notamment les conditions de la résistible ascension de Gourvennec Alexis

«LE BRASIER DES ANCETRES», poèmes populaires de Bretagne, établis par Loeiz AR FLOCH, traduits par J.P. FOUCHER, Editions 10/18, 1977 ; tome 1 Gwerziou ; tome 2 Sonioù ; chaque volume : 14,95 F

Malgré un choix nécessairement arbitraire et une traduction parfois discutable, ces livres constituent un ensemble de poèmes dont on aurait tort de se passer. Il s'agit d'une mise à la disposition du Grand Public de textes connus ou inconnus, de notre patrimoine poétique. Ils peuvent aussi, à l'occasion, devenir d'agréables manuels où les apprentis de la langue bretonne puiseront science et plaisir.

AR SONER N° 236 (Organe de la BAS)

A noter, dans ce numéro spécial d'été, un bon article de Polig MONJARET, même s'il y a une erreur dans le titre et même si les jugements sont parfois contestables : le rôle fondamental de Jef Le PENVEN dans la renaissance de la musique bretonne y est bien mis en lumière. A lire aussi la «Tribune Libre» humoristique de Jakez OULC'HEN et Jean-Luc Le MOIGN.

CARN (A link between the celtic nations) N° 18 (Summer 1977)

Organe de la Ligue Celtique, qui a son siège en Irlande, Carn se veut un lien politique et culturel entre les nations celtiques et est publié en anglais et dans les différentes langues celtiques. Les pages consacrées à la Bretagne, dans ce N° 18, pour la plupart rédigées en anglais ou en breton, par Alan HEUSSAFF, sont particulièrement intéressantes par l'analyse politique qui est faite des dernières élections municipales en Bretagne. Un bulletin trimestriel qui n'est pas sans intérêt.

MEIN HAZ N° 3 (B.P. 304, 29273 Brest-Cédex; le numéro: 10 F).

La revue théorique de l'U.D.B. consacre un deuxième numéro au thème Nationalisme et luttes de classes. Celui-ci est plus étoffé que le précédent et nettement plus intéressant, pour ne pas dire capital. On y remarque avec plaisir la nécessaire réédition du magistral article d'Emmanuel TERRAY et, surtout peut-être, l'excellente introduction théorique de Laurent Le PAGE et une remarquable mise au point historique de Jean-Christophe CASSARD. Par contre, la revue aurait peut-être pu se dispenser de publier ces deux piètres textes sur l'Union Soviétique et la Chine.

«LE FLEUVE suivi du VOYAGE», Javier HERAUD, Editions François Maspéro, collection Voix.

N'y eut-il que ce cours plus large d'un fleuve, ses rives aperçues et au large là-bas, l'ailleurs et l'ici d'un pays où il semble que tout se taise à cause peut-être d'une lumière soufrée. Toutes choses taisant leur nom sur cet autre versant du jour ; évasive l'envie d'en finir et l'idée qu'il y a où se perdre alors que les mains même ne touchent rien dans ce dédale muet. Les pierres du bord et la maison avec les siens qu'emporte un ciel vide et ce calme soudain où la menace penche comme un été sans fin. Venir et ne pas venir, semblant d'un monde dont la réalité s'est enracinée dans la peur et l'oubli du monde, les heures trop longues, l'obscur aveuglement du temps où voudrait se perdre la conscience.

Né à Miraflores au Pérou le 19 janvier 1942, Javier HERAUD meurt

sauvagement assassiné par la police péruvienne au milieu du fleuve Madre de Dios devant la ville de Puerto Maldonado, le 15 mai 1963, à 21 ans.

«FALCHUN» : Yves ELLOUET (Editions Gallimard, 1976).

Ombre portée de l'ombre, la lumière que corrompt tout un front de mer à midi, mais comme s'il s'agissait de plus sombres panneaux. Falchun pensif se reboutonne et se remet en route. Is ressurgissant du fond qu'elle avait touché. Quelle plus vaste mémoire engloutie suggère encore ici que la nuit n'est pas plus éclairante ? Des fies imaginées aux arrières salles de bistrot de campagne il n'y a qu'un non-lieu. Histoires à dormir debout. Tout est pareil et rien n'arrive : c'est l'étrangeté de ce livre qu'a préfacé Michel Leiris et qu'Yves Ellouet, gendre d'André Breton, laissa en pointillé en écrivant, voici deux ou trois ans, le mot FIN de sa vie.

ECHANCRURES de Georges Perros

Le nouveau livre de l'auteur de «*poèmes bleus*», «*Une vie ordinaire*», «*Papiers collés I et II*».

Composé et imprimé à la main — Tirage limité

Souscription : 27 F

A adresser à :

«*CALLIGRAMMES*» - 23, rue du Sallé, 29000 QUIMPER

Notes Discographiques

Gilles SERVAT (Phonogram 9101 877).

«Chantez la vie l'amour et la mort
Les saisons les rêves
Le travail et la grève
Aux champs à l'usine chantez vos efforts

La chanson peut tout dire
Le meilleur le pire»

CHANTEZ. Ce n'est pas une invitation c'est un ordre, un impératif, un besoin permanent, un pont entre soi et les autres. Pourquoi avoir rampu ce pont, ou profit de qui, et pour combien de temps ? Face à un système social coercitif où la consommation s'érige en règle d'or, où la musique se boit comme du coca-cola, où la force de travail bouffe les autres forces vives, où la communication se limite aux règles de «politesses», la chanson collective est une arme explosive pour qui la pratique. Il était opportun de le dire, ou plutôt, de le chanter avec Gilles Servat, sur une mélodie simple et belle. Re-situer sans cesse le combat sur le terrain («Complainte de l'île d'Yeu», «Complainte de la mine», «Dépliant Touristique»), et dans le cœur («Nous nous battons avec des pierres»), Crier que l'on existe en plus et en dehors de la trame serrée du journal quotidien. Pas vrai, vous tous ?

Marc ROBINE «Ruelles», musique pour dulcimer (Cézanne CEZ 1030)

Déjà connu des «folk» pour de nombreux articles dans «L'escargot folk», Marc Robine apparaît dans son premier disque comme un incomparable artisan du dulcimer. Outre le fait qu'il en construit (Si ça vous intéresse, sachez que vous aurez peut-être une chance d'être livré vers l'an 2000), M. Robine en joue incomparablement, sur des thèmes qu'il compose pour la plupart («Blues du lundi matin», «La demoiselle en dentelles», «Le va-nu-

piéd», etc), ou qu'il arrange à partir de thèmes traditionnels («Le franc archer» XVII^e s., «Pomme de juin», tradition américaine). Artisan de la poésie simple et dépouillée — les accompagnements, guitare-violon-piano-vielle à roue-concertino-flûte traversière-basse, sont toujours les bienvenus — il reste sobre et transparent. Musique discrète, magique, de bien-être et de bonheur, de fête à chaque instant, sans tambours ni trompettes. Dulcimériens, réjouissez-vous, vous avez même les tablatures !

GRUPE ROSTA. Création musicale sur des textes de Vladimir MAIAKOVSKI, adaptation et composition de Nicolas Jivalic (Réf. Vogue LDA 20268).

Selon l'idée que «toute production artistique avait un caractère de classe, c'est-à-dire, finalement, appuyait les intérêts de telle ou telle classe», l'auteur des textes et ses interprètes, invitent à combattre l'horreur quotidienne, l'exploitation et la domination sous ses multiples formes.

Musique puissante et poignante par le cri, ineffaçable par la force et la chaleur de la voix du récitant/chanteur. Une plaie ouverte qui ne cicatrise pas.

LES MUSICIENS DE PROVENCE (Arion-distrib. CBS), Musique du Moyen-Âge et de la Renaissance.

Saluons avec enthousiasme la parution du quatrième volume de ce groupe, résultat d'une recherche profonde et passionnée dans la tradition musicale d'une époque où la danse rythmait la vie d'un peuple dans le travail ou la fête. Respect de la sonorité toute particulière née du mélange minutieux des instruments à cordes, à vent, des percussions, fabriqués à cette époque : flûtes douces, douzaines, vièles, saque-

boutes, chalemyes, cromornes, cornet à bouquin, épinette, vieilles à roue, cornemuses, triangles, tambourins et tambours, etc.

Signalons, à propos deux intéressantes productions : «L'ORCHESOGRAFIE de THOINOT ARBEAU» pour apprendre à danser (réalisation Claude Flagel ; Chant du Monde LDX 74649) et «RE-NAISSANCE DES DANSERIES». Branles pour danser, Collegium Antoine de Balif. Unidix UD 30 1 321). Travail remarquablement documenté et convergeant vers la redécouverte d'une musique vivante s'il en fût, recherche de la «pulsation» vibrante d'une collectivité. Musique-miroir d'un peuple où il se reconnaîtrait ?

LENNY WHITE «Venusian Summer» (WEA 50213)

Un jazz-rock élégant, nuancé, religieux, dévastateur de tranquillité, respectueux des méandres intérieurs de l'auditeur — pas de brutalités inutiles, de violence — mais un souffle puissant tout du long, une construction solide et strictement définie : moments «darts» consolidés par le calme d'une thématique simple et heureuse : un temps alternativement exaltant et reposant.

De très bonnes vibrations avec Lenny White (Drums, synthétiseur), Jimmy Smith (organe), Hubert Louis à la flûte... et tous les autres, de superbes musiciens.

A écouter aussi, dans la foulée, le dernier WEATHER REPORT, «Heavy Weather» (Polydor). Un des meilleurs disques qu'il ait enregistré (avec «Black Market»).

JOHNY WINTER «Nothing but the blues» (CBS)

Voici le dernier album de Johnny Winter, mais il pourrait dater de cinq ans qu'il n'en serait pas différent.

En effet, cet album marque un retour de Winter à la seule musique qui lui convienne, où il puisse évaluer libre-

ment : le Blues. Blues électrique d'une part sur sa vieille Fender, dont il sort des sons au moins aussi sales et «bluseux» qu'un John Lee Hooker ou Muddy Waters ! Il est d'ailleurs accompagné par deux des musiciens de Muddy Waters : Pinetop Perkins au piano, James Cotton à l'harmonica (très connus des amateurs et dont la présence est la preuve même que Winter bluesman albinos se tient au rang des meilleurs joueurs de blues de ces dernières années. M. Waters chantait d'ailleurs : «The blues had a baby» et «They named it Rock 'n Roll»).

Album acoustique aussi ! au grand bonheur des amateurs de «bottle-neck». Winter ressort sa vieille «National» en fer, et même si les morceaux sont signés Winter, ils ont toujours un arrière-goût de Robert Johnson qui fut sa plus grande influence.

Nothing but the blues = rien que du blues, c'est vrai et du bon !

HARMONIUM «L'Heptade» (CBS 88234)

Vous souvenez-vous de ce groupe canadien, de ce disque intense «les Saisons» ? Longtemps disparu des catalogues, il est à nouveau disponible chez WEA.

Et pourquoi parler du passé, alors qu'Harmonium revient en force avec un double album «L'Heptade», avec la voix nonchalante, bluesante de Serge Fiori, ce paumé du petit matin qu'on aimerait cueillir au réveil pour qu'il vous raconte ou chante ses rêves de la nuit, ses hantises, ses envies... Mais la musique est là, qui le rend confiant : il se raconte, elle le guide, complice, dans ses plus intimes retranchements, et parfois même jusqu'à ses contradictions. Et nous, étrangers, ne résistons pas à la conviction de ces images puissantes.

L'orchestration est superbe, rouge comme le matin des magiciens, dépouillée à l'écoute de cette voix intérieure.

Dans la collection «Chants Profonds» chez «Arión», la Bretagne est présente dans la voix de Jean-François QUEMENER (ARN 34386). Mélodies, complaintes, et ballades se succèdent dans une sobriété, une pureté qui témoignent de la plus parfaite authenticité de cette réalisation.

A écouter absolument.

Signalons enfin la parution de trois albums dont nous aurons l'occasion de reparler :

* Chez «Vellia», le dernier Y. Gwernig

* Chez «Phonogram», du dernier Alan Stivell et au «Chant du Monde», d'un nouveau Glenmor

La prochaine rubrique discographique tentera de faire le point sur la production des disques pour enfants.

Philippe BEURRIER

Coopérative NEVENOE

P. EWEN : «Begg'n' I will go»

Yvon LE MEN : «Chant Manuel»

G. DELAHAYE : «Le Grand Cerf-Volant»

M. FAVENNEC : «Basse Danse»

K. NOGUES : «Marc'h Gouez»

G. DELAHAYE : «Le crabe Vert»

: «La princesse Dorothée»

K. NOGUES : «An Alc'houez Aour»

: «Marc'h Gouez» (minicassette)

30 cm : 35,00 F (Port compris)

45 T : 15,00 F (Port compris)

Minicassette : 40,00 F

NEVENOE - 8, Place Cornic — 29210 MORLAIX
Tél. (98) 88.51.36

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT
aux **Editions Bretagnes**

le nouveau livre de
Youenn C'óic

«**LE BELIER ET LE TIGRE**»



«**Le Bélier et le Tigre**»

L'histoire d'un révolutionnaire bigouden du début du siècle
en lutte contre Clemenceau

SOUSCRIPTION :

18 F + 3 F (franco de port)
par chèque libellé au
C.C.P. 3052 27 R (sans autre mention)

VOTRE ABONNEMENT

EST VITAL

Revue «**BRETAGNES**»

- Impasse de la Fontaine-au-Lait - 29210 MORLAIX

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

Code Postal :

VILLE :

désire souscrire un abonnement de quatre numéros
port compris : 45 F ; Etranger : 60 F
A partir du N° 5, N° 6, N° 7, N° 8

Je règle cette somme par :

- Chèque bancaire
- Chèque postal

à libeller au C.C.P. 3052 27 R (sans autre mention)

**ABONNEMENT GRATUIT A 4 NUMEROS
SUR JUSTIFICATION POUR LES CHOMEURS
APPELES DU CONTINGENT ET DETENUS**

La diffusion en librairie de la revue «BRETAGNES» est assurée par :

**M. Yann GOASDOUE
Kroazhent - Bodavid — 29270 SAINT-HERNIN**

«La reproduction ou l'utilisation des poèmes et textes est interdite sans l'autorisation de la revue. Tous droits réservés».

Les manuscrits publiés ou non ne seront pas rendus à leurs auteurs.

Impression : Copie 22 Pédernec
Commission Paritaire : 57 157
ISSN : 0338-6996
Dépôt légal : 3^e trimestre 1977
Directeur de la publication : Paol KEINEG

LITTERATURE BRETONNE
BRETONNE — LITTE
LITTE
ETONNE
TE
L
RE
IT
ERA
BR
LIT
BRETONNE — LIT
TTERATURE BRETONNE

